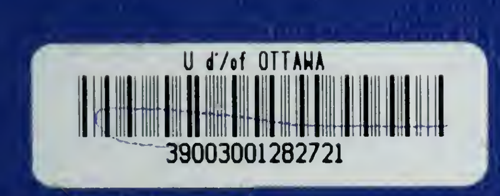

U d'/of OTTAWA
39003001282721

LA GUERRE SAINTE

OU

LES PASSIONS DU COEUR.

OUVRAGES PUBLIÉS PAR LES MÊMES LIBRAIRES :

Lyon. — Impr. d'Ant. Perisse.

LA GUERRE SAINTE

OU

LES PASSIONS DU COEUR,

Avec des Traits historiques;

PAR L'ABBÉ MARIUS AUBERT,

CHANOINE-PRÉDICATEUR.

NOUVELLE ÉDITION.



Omnia in nomine Jesu,
Sub tutelâ Mariæ.

LYON

PERISSE FRÈRES
Imp.-Libraires, rue Mercière, 49
ET RUE CENTRALE, 60.

A. MOTHON
Acquéreur du Fonds Guyot
2, RUE DE L'ARCHEVÊCHÉ.

PARIS
nouvelle maison
PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,
Rue Saint-Sulpice, 38.
1855





A MARIE,

TOUJOURS VIERGE,

CONÇUE SANS PÉCHÉ.

MA TRÈS AUGUSTE REINE,

Une de mes plus douces jouissances, dans la composition des Mentors, c'est le plaisir que j'éprouve à vous en offrir la dédicace. Mais mon cœur n'en ressent jamais de plus ineffable, que lorsqu'il vous prie de les agréer sous le titre de votre pure et immaculée conception, et qu'il trouve ainsi l'occasion de répéter ces touchantes paroles : MARIE A ÉTÉ CONÇUE SANS PÉCHÉ!.....

MARIE A ÉTÉ CONÇUE SANS PÉCHÉ!... Voilà ce que l'Eglise catholique, l'Eglise infaillible la seule véritable Eglise de Jésus-Christ, autorise à enseigner, sans en avoir fait cependant une définition de foi, mais ce qu'elle défend de contredire publiquement; voilà ce qu'elle insinue à tous les fidèles, lorsque, assemblée en concile général, elle déclare, elle proclame que, *dans le décret où il s'agit du*

péché originel, son intention n'a pas été d'y comprendre la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu.

Marie a été conçue sans péché!... Voilà ce que permettent de redire les souverains pontifes toutes les fois que, pour nourrir la piété de vos serviteurs, qui vous invoquent en vous rappelant le premier de vos priviléges, celui qui vous rapproche le plus de la société de Dieu, ils daignent seconder leurs vœux, et s'empressent d'ouvrir, en faveur d'une dévotion si légitime, le *trésor des indulgences* (1), dont ils sont les suprêmes dispensateurs.

Marie a été conçue sans péché!... Voilà ce que des milliers de docteurs se sont fait une gloire d'enseigner et de défendre; ce que vos vrais enfants, ô Mère de Dieu, tiennent à l'honneur de professer et de conserver comme ce qu'ils ont de plus cher après les dogmes sacrés de la foi; ce qu'ils ne craignent pas de regarder même comme une conséquence immédiate de leur foi, ne croyant pas pouvoir séparer en vous, ô Marie, le titre de *Vierge immaculée* de celui de *Mère de Dieu*,

(1) Pie VI, par un rescrit du 21 novembre 1793, accorde, à perpétuité, *cent jours d'indulgence* à ceux qui feront avec piété la prière suivante. *Benedicta sit sanctissima et immaculata conceptio beatissimæ Virginis* Mariæ. --- Bénie soit la très sainte et immaculée conception de la bienheureuse Vierge Marie.

et ne sachant pas comprendre comment il est possible de refuser le privilége d'une *conception sans tache* à celle qui devait recevoir, et qui a reçu, en effet, celui de la *maternité divine*. Voilà ce que le respect et l'amour pour le *Verbe fait chair* inspire pour votre chaste sein, que le Très-Haut a sanctifié, parce qu'il devait y descendre, s'y revêtir de notre nature, *s'y faire homme par l'opération du Saint-Esprit*.

Marie a été conçue sans péché !... Voilà ce qui, depuis bien des années, s'est répété mille et mille fois, non-seulement dans toutes les parties de la France, mais encore parmi les étrangers, et jusqu'aux contrées les plus lointaines. Voilà le cri d'espérance que la douleur, le danger, les nécessités publiques ou particulières ont arraché de toutes les bouches accoutumées à bénir Dieu et à célébrer ses louanges.

Marie a été conçue sans péché !... Voilà ce qui a été écrit, gravé, déposé religieusement partout où il y avait à demander des faveurs spirituelles ou temporelles, des graces de protection, de guérison, de conversion ; à l'entrée des cités, aux portes des maisons, sur la poitrine des malades, sur le lit des mourants ; voilà ce qui, dans ces derniers temps surtout, a jeté dans tous les cœurs chrétiens des racines si profondes, ce qui a pris un accroissement extraordinaire, ce qui s'est propagé d'une manière si remarquable,

ce que semble justifier d'ailleurs, on ne peut plus se le dissimuler, les graces nombreuses obtenues par votre invocation, sous le titre de *Marie conçue sans péché.*

MARIE A ÉTÉ CONÇUE SANS PÉCHÉ !... Voilà les paroles dont nous cherchons à inspirer l'estime et l'amour à tous les chrétiens, que nous désirons graver dans leurs cœurs en caractères ineffaçables, afin qu'elles puissent leur servir un jour et de bouclier dans les combats terribles que leur livre l'ennemi du salut, et de consolation au milieu des peines sans nombre qu'ils éprouvent dans le monde.

MARIE A ÉTÉ CONÇUE SANS PÉCHÉ !... Voilà, Vierge sainte, notre bonne Mère, ce que nous nous plaisons à répéter sans cesse nous-même, trop heureux si vous daignez agréer la prolation réitérée de ces paroles si glorieuses pour vous, comme la fidèle expression des sentiments de vénération, de reconnaissance et d'amour, avec lesquels je suis,

Ma très auguste Reine,

DE VOTRE AIMABLE MAJESTÉ,

Le très humble, très obéissant et tout dévoué serviteur,

L'ABBÉ MARIUS AUBERT.

Lyon, 8 décembre, fête de la Conception. -- 1844

PRÉFACE.

Outre les dangers extérieurs que le jeune homme rencontre dans le monde, et qui ont fait le sujet de notre précédent ouvrage, il en trouve encore en lui-même auxquels il est plus difficile d'échapper. Ce sont les passions qui commencent à élever leur voix séduisante, et qui cherchent à établir dans son cœur leur funeste empire ; il faut donc nous hâter de faire connaître à ce jeune soldat de Jésus-Christ les ennemis domestiques de son innocence et de son bonheur, et de lui apprendre la manière de les vaincre : tel est l'objet de cet Ouvrage, dont la première partie sera consacrée à la connaissance, et la seconde au combat des passions.

Il n'est personne qui n'ait des pas sions, c'est-à-dire des penchants qui

nous portent au mal. Ces mauvais penchants sont une suite nécessaire de notre coupable origine. Ils ont pour principe cette triste concupiscence qui nous porte vers les objets sensibles, et qui n'a d'autre fin que de se contenter à quelque prix que ce puisse être. Les saints eux-mêmes ont éprouvé ce penchant au mal ; il a été pour eux un sujet de gémissements, une occasion de combats et de mérites. Nous ne sommes donc pas criminels de ressentir nos mauvais penchants ; mais nous sommes coupables de ne pas vouloir les connaître ni les combattre, et de nous en laisser dominer.

Le préservatif le plus nécessaire pour vous conserver dans l'innocence, mon cher Théophile, c'est de vous appliquer à combattre vos passions, ces passions si vives et si impétueuses qui vous entraînent, ces passions si subtiles et si artificieuses qui vous séduisent, ces passions si terrestres et si matérielles qui vous tiennent dans l'esclavage des sens. Pour

peu que vous les écoutiez et que vous en suiviez les mouvements, elles vous feront, en mille rencontres, violer la loi de Dieu, et vous précipiteront en toutes sortes de péchés; à mesure qu'elles croissent et qu'elles s'enflamment, elles vous font aller aux plus grands excès. N'est-ce pas là, mon fils, ce que vous éprouvez tous les jours?

Au contraire, un homme maître de ses passions, sans être impeccable, sera irrépréhensible. Comme il ne sera ni aveuglé, ni animé par la passion, il suivra en toutes choses la droite raison et la religion. Il sera fidèle à Dieu, charitable envers le prochain, juste et réglé dans toutes ses actions; il jugera bien de tout, et il en parlera bien. Il n'y aura ni espérance qui l'attire, ni crainte qui le retienne aux dépens de son devoir; point de colère qui l'emporte, point de ressentiment qui l'envenime, point de plaisir qui le tente, point de grandeur qui l'éblouisse; il possède son ame en paix en évitant le péché.

Heureux donc celui qui combat ses passions et qui brise ses ennemis contre la pierre!

Ne vous effrayez pas cependant, mon cher Théophile, car quoique ces ennemis de votre salut fassent tous leurs efforts pour vous perdre éternellement, Dieu vous donnera plus de force pour les vaincre qu'ils n'en ont pour vous attaquer; vous foulerez aux pieds le lion et le dragon, et vous les écraserez comme des scorpions. Soyez donc fidèle à Dieu, et vous éprouverez un jour l'effet de cette promesse de Jésus-Christ : *Je ferai asseoir avec moi celui qui aura vaincu.*

(APOC., 3.

INSTRUCTIONS

SUR

LES PASSIONS DU COEUR

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA CONNAISSANCE DES PASSIONS.

INTRODUCTION.

Depuis le péché de notre premier père, l'homme a perdu, avec l'innocence de son cœur, la lumière primitive de son esprit. Les ténèbres les plus profondes sont venues obscurcir son intelligence, et souvent même, sans y penser, il est le vil jouet des erreurs les plus grossières et le triste esclave des passions les plus funestes. Aussi, se faisant illusion sur ses pensées comme sur sa conduite, *il marche*

dans une voie qui lui paraît droite, nous dit le Saint-Esprit, tandis que le *terme le conduit à la mort*, et à une mort éternelle.

Pour vous préserver, mon cher Théophile, de cet épouvantable malheur, il faut vous faire connaître les divers vices qui peuvent agiter votre ame, l'avilir, la dégrader en ce monde, et la perdre encore pour l'éternité. C'est pour y réussir que nous vous donnons, dans cette première partie, des instructions sur les principales passions du cœur humain. Mais ce n'est pas assez pour vous de lire ces instructions, de les méditer même, il faut encore les mettre en pratique, et pour cela implorer le secours d'en haut, sans lequel nous ne pouvons avoir une bonne pensée. Adressez-vous donc souvent à Dieu, et dites-lui avec le prophète-roi : *O mon Dieu, éclairez mes yeux, afin que je ne m'endorme jomais du sommeil de la mort, de peur que mon ennemi ne dise un jour : J'ai prévalu contre lui, je l'ai vaincu.* (Psaume XII, 4.)

Chapitre premier.

PREMIÈRE PASSION DU CŒUR.

L'orgueil.

L'orgueil a toujours été la plaie la plus dangereuse du cœur de l'homme, et c'est aussi, mon cher Théophile, la première passion que vous devez chercher à bien connaître, afin de pouvoir toujours la combattre avec succès.

§ I. *Enormité du péché d'orgueil*

Le premier, le plus grand et le plus funeste de tous les péchés, c'est l'orgueil : il est le premier, puisque ce fut le péché de Lucifer et celui de nos premiers parents; il est le plus grand, parce qu'il cherche à ravir à Dieu sa gloire, dont il est si jaloux; il est aussi le plus dangereux, parce que souvent il se glisse dans les vertus et les bonnes œuvres, que nous en portons toujours le principe en dedans de nous, qu'il est le premier qui nous attaque et le dernier dont on se corrige.

On peut même dire, mon cher ami, que l'orgueil est le principe de tous les autres péchés, parce que dans tous, nous voulons nous soustraire au domaine que Dieu a sur nous, vivre dans l'indépendance et nous reposer sur nous-mêmes. Renoncez donc de tout votre cœur à ce péché, et combattez les sentiments d'orgueil qui s'élèvent dans votre cœur.

Ce péché produit naturellement l'amour de la gloire du monde, de l'estime et des louanges des hommes, la passion de se vanter, le désir de s'élever, qu'on nomme ambition. Il produit encore l'hypocrisie, l'insolence, la désobéissance, l'attache à son propre sens, l'amour des nouveautés, en fait même de religion, et mille autres désordres semblables.

§ II. *Folie de l'orgueil.*

Rien n'est si fragile que les fondements de votre orgueil, et de plus ridicule que votre vanité. En effet, mon fils, de quoi tirez-vous vanité? de votre esprit et de votre industrie? il ne faut qu'un dérangement de cerveau pour le perdre; d'ailleurs, ce n'est point encore là la vertu. De quoi vous glorifiez-vous? de l'éclat de votre naissance? mais vous l'êtes-vous

donnée, et n'êtes-vous pas né avec la tache du péché originel?

De quoi vous prévalez-vous encore? de votre force, de votre santé, de votre beauté? il ne faut qu'une fièvre de deux jours pour effacer tout cela. De quoi vous enflez-vous? de vos richesses, de votre fortune, de votre crédit, de votre élévation? il ne faut qu'un contre-temps pour tout renverser. De quoi pourriez-vous enfin vous glorifier? de la pompe de vos habits, de la magnificence de votre maison? mais tout cela ne donne aucun mérite. Vous n'avez donc aucune raison de vous enorgueillir et de vous préférer aux autres, en qui Dieu voit souvent des qualités meilleures qu'en vous.

§ III. *Remède à l'orgueil.*

Le grand remède à l'orgueil, c'est l'humilité de cœur, qui n'est autre chose que l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi-même, mépris fondé sur la connaissance de sa bassesse et sur l'amour de la vérité. Cette vertu, que Jésus-Christ nous prêche par ses exemples plus encore que par ses paroles, nous rend modestes en toutes choses; elle se plaît dans

le silence, la retraite et l'obscurité; elle fait que nous sommes contents de la place où Dieu nous a mis, et que nous n'en désirons pas d'autres plus honorables. « Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles (1). »

Exemples.

ORGUEIL D'HÉRODE.

Hérode-Agrippa, roi des Juifs, étant irrité contre les Tyriens et les Sidoniens, ces peuples le vinrent trouver d'un commun accord, et, ayant gagné Blaste, qui était chambellan du roi, ils demandèrent la paix, parce que leurs pays tirait sa subsistance des terres du roi. Hérode, ayant donc pris jour pour leur parler, parut vêtu d'une robe royale, et étant assis sur son trône, il haranguait devant eux; et le peuple criait dans ses acclamations: *C'est la voix d'un Dieu, et non pas d'un homme.* Mais au même instant un ange du Seigneur le frappa, parce qu'il n'avait pas donné gloire à Dieu, et étant mangé de vers, il mourut. (*Act.*, c. 12.)

Cette mort terrible fut une punition sensible de l'orgueil détestable par lequel il adopta cette flatterie impie: « C'est un Dieu qui parle, et non pas un homme, » au lieu de la rejeter, et de renvoyer à Dieu cette gloire, qui ne convenait qu'à Dieu seul.

(1) S. Jacq., 4.

PUNITION DE L'ORGUEIL DANS UN SOLITAIRE.

Une certaine nuit, lorsque saint Pacôme et saint Palémon veillaient, il survint un solitaire qui voulut demeurer avec eux; et l'ayant reçu, ce nouveau venu se mit à dire au milieu de son discours : Si l'un de vous a de la foi, qu'il se tienne debout sur ces charbons de feu (il y avait là un feu allumé) et qu'il prononce lentement l'Oraison dominicale. Le bienheureux Palémon, voyant que c'était l'orgueil qui le faisait ainsi parler, le reprit; mais au lieu de profiter de cette remontrance, il continua à s'élever encore davantage par vanité : il se tint hardiment sur le feu, sans que personne le lui commandât, et l'ennemi des hommes conspirant avec lui par la permission de Dieu, il n'en reçut aucun dommage, ce qui ne servit qu'à augmenter encore plus son orgueil. Lorsqu'il s'en alla le lendemain, il leur dit comme par reproche : *Où est votre foi?*

Peu de temps après, le démon s'étant assujéti cet homme, prit la figure d'une femme pour le solliciter au mal par des pensées sales, auxquelles ce malheureux solitaire succomba. Aussitôt l'esprit impur, se jetant sur lui, le meurtrit de coups et le laissa étendu sur le pavé. Quelques jours après il reconnut sa folie, et vint trouver saint Palémon, auquel il raconta en pleurant ce qui lui était arrivé, et il lui dit : « Mon père, je confesse que je suis

moi-même la cause de ma perte, parce que lorsque vous avez eu la bonté de me reprendre, je ne vous ai pas écouté. Mais je vous prie de m'assister de vos prières, de peur que le démon ne me mette en pièces. Comme il parlait encore, l'esprit malin l'enleva aussitôt, et il arriva enfin à la ville de Pane, où, comme un furieux, il se précipita dans une fournaise dont les flammes le consumèrent sur-le-champ.

(*Vie de saint Pacôme*, *écrite par un ancien auteur grec.*)

DANGERS DES LOUANGES.

Joab, roi de Juda, ayant été, dès l'âge de sept ans, élevé au trône, par les bons soins que lui rendit le grand-prêtre Joïada, se conduisit si bien tant que vécut ce saint pontife, que l'Ecriture-Sainte rend un excellent témoignage de sa piété, en disant qu'*il fit toujours ce qui était bon en la présence du Seigneur.* Mais Joïda ne fut pas plus tôt mort, dit l'Ecriture, que les princes de Juda vinrent trouver le roi, et lui rendirent de profonds respects. Ce jeune prince, gagné par ces témoignages extraordinaires de déférence, y trouva du plaisir, et consentit à ce qu'ils voulurent. Ils quittèrent le temple du vrai Dieu, et s'attachèrent au culte superstitieux des idoles. Ce péché irrita Dieu contre le roi et ses sujets ; car un an après, l'armée des Syriens, étant venue contre Joas, tua

tous les princes du peuple, et traita même le roi de Juda avec la dernière ignominie; de sorte que les Syriens le laissèrent dans des langueurs extrêmes. (II. *Paralip.*, 24.)

Qu'il est donc vrai que les louanges et les flatteries sont pernicieuses aux hommes! Car qui ne sera saisi de frayeur, en considérant que la fumée d'un vain encens donné par de misérables flatteurs à un roi qui avait auparavant travaillé avec tant de zèle à réparer les ruines du Temple et à faire rendre au culte de Dieu son ancien éclat, est capabl de l'enivrer tout d'un coup, et de lui faire perdre de vue ce que la raison et la piété lui avaient fait connaître jusqu'alors qu'il devait à Dieu!

HUMILITÉ DE SAINT PACÔME.

Saint Pacôme, abbé en Egypte, qui écrivit une règle pour ses moines, qu'un ange même lui avait dictée, étant un jour entré dans son monastère après avoir prié Dieu, alla voir les frères, et les trouvant occupés à y faire des nattes de jonc, il s'assit et se mit aussi à travailler avec eux. Alors un enfant qu'on lui avait donné pour le servir, le voyant travailler, lui dit : « Vous ne faites pas bien, mon père; l'abbé Théodore travaille bien d'une autre manière. » Aussitôt saint Pacôme se leva, et lui répondit : « Montrez-moi, mon fils, comment il faut que je fasse. » L'enfant le lui

ayant montré, le saint abbé recommença à travailler avec un esprit tranquille, témoignant assez par là qu'il était accoutumé à dompter son esprit jusqu'aux moindres sentiments d'orgueil.

(*En sa Vie, écrite par un ancien auteur grec.*)

HUMILITÉ DE SAINT HILARION.

Saint Hilarion, abbé en Palestine, qui vivait dans le quatrième siècle, était recherché, dit saint Jérôme, par une foule de peuples qui venaient de tous côtés dans les déserts où il se retirait, attirés par la réputation de sa sainteté et par le bruit de ses miracles. Mais pour lui, il fuyait l'honneur et l'estime du monde, et changeait pour cela fort souvent de demeure : car il aspirait toujours après le silence et la vie inconnue aux hommes. Etant parvenu à l'âge de soixante-trois ans, comme il voyait le grand nombre de ses religieux et de ceux qui venaient en foule à lui pour être guéris de leurs maladies, il pleurait tous les jours, et il regrettait d'une manière incroyable son ancienne vie solitaire. Ses frères lui demandant quel sujet il avait donc de tant s'affliger : « Je suis retourné dans le siècle, dit-il, et j'ai reçu ma récompense pendant ma vie. Voilà que les peuples de la Palestine et de la province voisine me croient être un homme de quelque considération. » Il passa ainsi deux ans sans cesser de gémir de ce qu'il ne pouvait vivre inconnu aux hommes. (*Vie des Pères du Désert.*)

Chapitre II.

SECONDE PASSION DU CŒUR.

L'ambition.

Un des principaux effets de l'orgueil, c'est l'ambition, cette passion qui porte l'homme à vouloir s'élever au-dessus de ses semblables et les assujétir à ses lois. Mille motifs doivent vous porter, mon cher Théophile, à vous prémunir contre ce vice. Lisez et vous en serez convaincu.

§ I. *Les guerres et les troubles suites de l'ambition.*

L'ambition est la première source des guerres qui bouleversent le monde et des troubles qui déchirent le cœur de l'homme. Quelles fureurs cette funeste passion n'a-t-elle pas allumées sur la terre! de quels torrents de sang n'a-t-elle pas inondé l'univers! Et l'histoire des peuples et des empires, des princes et des

conquérants, l'histoire de tous les siècles et de toutes les nations, qu'est-elle que l'histoire des calamités dont l'orgueil avait, depuis le commencement, affligé les hommes? Le monde entier n'est qu'un théâtre lugubre où cette passion hautaine et insensée donne chaque jour les scènes les plus sanglantes.

Mais ce qui se passe au dehors n'est que l'image des troubles que le jeune homme ambitieux éprouve au dedans de lui-même. Il veut l'emporter sur ses égaux et rêve des projets d'élévation. Il est dévoré de la passion de s'acquérir des louanges, et comme les désirs de l'orgueil sont insatiables, l'homme qui s'y livre ne peut jouir de la paix. Détestez donc un sentiment qui deviendrait l'écueil fatal de votre repos et de votre bonheur.

Oui, mon cher ami, fuyez l'ambition, ce désir insatiable de vous élever au-dessus et sur les ruines même des autres, ce ver qui pique le cœur et ne le laisse jamais tranquille; car l'ambitieux ne jouit de rien : ni de sa gloire, il la trouve obscure; ni de ses places, il veut monter plus haut; ni de sa prospérité, il sèche et dépérit au milieu de son abondance; ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille.

§ II. *Avilissement de l'ambition.*

L'ambition, en rendant l'homme malheureux, l'avilit encore et le dégrade. Que de bassesses pour l'avenir! Bassesse d'adulation : on encense et on adore l'idole qu'on méprise. Bassesse de lâcheté : il faut savoir essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts, et les recevoir presque comme des graces. Bassesse de dissimulation : on cherche à paraître non tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse même d'hypocrisie : il faut emprunter quelquefois les apparences de la piété, jouer l'homme de bien pour parvenir. Y a-t-il de traits plus marqués d'un cœur lâche et rampant, d'une âme vile et méprisable !

L'ambition est le mobile des plus éclatantes actions comme la cause des plus grands crimes. Mais ne vous y trompez pas, mon fils, la plus belle action que puisse produire l'ambition perd la moitié de son mérite. Aussi quelle différence entre la gloire qui provient de la sagesse et celle qu'enfante l'ambition! la première est aussi durable que les sentiments qui l'ont inspirée, tandis que, semblable aux songes qui viennent troubler le sommeil, la seconde n'a souvent qu'une existence factice et passagère.

§ III. *Exhortation.*

Détestez donc encore une fois, mon cher ami, et l'ambition et l'orgueil; fuyez les louanges et prenez garde de vous en donner à vous-même. Si l'on vous loue, n'en concevez pas de la vanité. Car comme l'orgueil est une sottise, on pourrait en conclure que vous n'avez pas mérité l'éloge.

Gardez-vous bien aussi de spéculer par orgueil sur les suites de la modestie; car une humilité affectée a tous les inconvénients de la vanité, et, de plus, le venin odieux d'une lâche hypocrisie. Détestez cette imposture de vanité qui cherche la gloire dans les humiliations mêmes, et qui ne paraît s'avilir aux yeux des hommes qu'afin d'être élevée; cherchez à imiter l'humilité de Jésus, votre Dieu et votre modèle.

Exemples.

PUNITION DE NABUCHODONOSOR.

Nabuchodonosor, roi de Babylone, après avoir vaincu les Juifs, les Syriens, les Moabites, et fait la conquête de l'Egypte et d'une partie de la Perse

s'appliqua à embellir sa capitale, et à y faire construire de superbes bâtiments. Enorgueilli de ses succès et de ses richesses, il jetait fièrement les yeux du haut de son palais sur toute la ville.
« N'est-ce pas là, disait-il, cette grande et magni-
« fique ville que j'ai bâtie dans la grandeur de ma
« puissance et dans l'éclat de ma gloire, pour en
« faire le siége de mon empire? »

Il n'avait pas achevé ce discours qu une voix du ciel se fit entendre, et lui dit : « Votre royaume va
« passer en d'autres mains. Vous allez être re-
« tranché de la société des hommes ; vous recher-
« cherez celle des animaux des forêts ; vous vous
« nourrirez d'herbes et de foin comme les bêtes de
« charge : vous passerez ainsi sept années, jusqu'à
« ce que vous reconnaissiez que le Seigneur, Dieu
« tout-puissant, exerce un empire absolu sur les
« royaumes de la terre, et qu'il les donne à qui il
« lui plait. »

Cette prédiction s'accomplit à l'instant : il tomba malade, et crut être un bœuf. On le laissa aller parmi les bêtes dans les bois. Il y demeura sept ans, à la fin desquels, ayant fait pénitence de ses péchés, il remonta sur le trône. Il mourut un an après, dans de grands sentiments de religion.

(*Ecriture-Sainte.*)

BELLE RÉPONSE D'UN HOMME SANS NAISSANCE A UN NOBLE ORGUEILLEUX.

Fier de son nom, qu'il déshonorait par ses vices, un noble voulait humilier un homme sans naissance, mais d'un grand mérite, et lui reprochait de manquer d'ancêtres. Le sage, loin de s'irriter, lui dit en souriant : « Si mon origine me déshonore, toi, tu déshonores la tienne. » Parole admirable, éternel sujet de méditation! puisse-t-elle nous rappeler sans cesse que rien n'est au-dessus du mérite personnel.

(*Bibliothèque des PP. de l'Eglise*, t. VII, p. 42.)

FAUSSE HUMILITÉ D'UN SOLITAIRE.

Un solitaire qui faisait paraître une profonde humilité vint un jour chez l'abbé Sérapion; ce bon vieillard l'invita, selon sa coutume, à offrir avec lui sa prière à Dieu. Mais le solitaire lui répondit qu'il avait commis tant de péchés, qu'il s'estimait indigne de cet honneur, et même de respirer l'air commun à tous les hommes. Il ne voulut aussi s'asseoir qu'à terre, et non sur le même siége. Il fit encore plus de résistance quand on voulut lui laver les pieds.

Enfin, lorsqu'ils furent sortis de table, Sérapion, lui ayant donné quelques avis avec toute la dou-

ceur possible, s'aperçut du mauvais effet de sa remontrance. « Eh quoi! mon fils, lui dit alors le « sage vieillard, vous disiez, il n'y a qu'un mo « ment, que vous aviez fait tous les crimes imagi- « nables; vous ne craigniez point de passer dans « mon esprit pour un homme de très mauvaise vie; « d'où vient donc qu'un simple avertissement que « je vous donne, qui n'a rien d'offensant, et que « vous devriez même recevoir comme un gage de « ma tendre affection, vous contriste si fort, que « je vois éclater sur votre visage le chagrin, le dé- « pit et l'indignation la plus étonnante? Avouez-le mon frère, vous attendiez l'éloge de votre humi lité apparente; vous auriez été fort content si je « vous eusse répondu par ces paroles du Livre des « Proverbes : *Le juste commence son discours par* « *s'accuser lui-même.* La vrai humilité ne consiste « pas à s'imputer de grands crimes que personne « ne croira, mais à souffrir en paix et à savoir es- « timer les injures qu'on nous fait, même sans « aucun fondement. »

(Vies des Pères du Désert.)

Chapitre III.

TROISIÈME PASSION DU CŒUR.

L'avarice.

L'avarice est le péché de bien des chrétiens, et souvent ils ne pensent pas à se le reprocher. Cependant c'est un des crimes les plus iniques et la racine de tous les maux. Pour en concevoir une horreur éternelle, nous vous engageons à méditer, mon cher Théophile, les grands motifs qui doivent vous porter à le détester.

§ I. *Impiété envers Dieu.*

Saint Paul a eu raison de dire que l'avarice est une idolâtrie, puisque l'avare fait son Dieu de son bien et de son argent. Il n'y a d'autre différence entre l'idolâtre et l'avare, que le premier adore l'or en statue, et le second l'adore en monnaie et en fonds. En effet, l'avare adore les richesses comme son Dieu ; il y met sa confiance comme en son Dieu ; il lui sacrifie

son cœur comme à son Dieu; il rapporte là toutes ses actions comme à son Dieu. Quelle horrible idolâtrie!

Saint Paul dit que la cupidité, l'amour des richesses, a fait perdre la foi à plusieurs, *erraverunt à fide*; c'est en vain qu'un pasteur annonce au riche avare les vérités de la foi, et l'obligation de donner de bons exemples, » le son d'un écu, dit saint Ambroise, fait bien plus d'impression sur son cœur que le son de la parole de Dieu. » Si les pharisiens se moquaient de la doctrine de Jésus-Christ, c'est qu'ils étaient riches et attachés aux richesses.

Il n'est pas de crime énorme que l'avare ne soit disposé à commettre plutôt que de perdre son bien: il renoncerait à sa religion plutôt qu'à ses richesses; il se croit dispensé d'obéir aux lois de Dieu et de l'Eglise, et la foi n'a point de plus grands ennemis que certains riches avares: il n'y a donc rien de plus inique que d'aimer l'argent, dit le Sage: *nihil est iniquius quàm amare pecuniam.* Avez-vous jamais, mon cher ami, bien pensé à cette vérité?

§ II. *Inhumanité envers le prochain.*

Le second caractère de l'avare est d'être cruel à l'égard du prochain. Il est sans miséricorde et sans charité pour les misérables ; il entend les cris des pauvres sans être attendri ; il voit les malades languir sans les soulager. Vous diriez qu'il a des entrailles de fer. S'il fait quelques aumônes, c'est à contre-cœur, et toujours au-dessous de ses facultés ; il ne prête point sans intérêt, il ne rend point de service sans espérance de retour. Quelle cruauté ! ah ! mon fils, détestez ce monstre qui est le fléau de la société.

Un riche qui n'a pas la crainte de Dieu, ne pense qu'à dominer sur les autres, et il se persuade qu'ils ne sont faits que pour lui ; plein d'orgueil, il veut s'égaler à ceux qui lui sont supérieurs en naissance. C'est un orgueilleux rempli de lui-même, qui méprise ceux qu'il croit au-dessous de lui, ne prenant pas garde que, quoique moins riches, ils valent souvent plus que lui. On dirait qu'un avare n'est riche que pour se rendre lui-même plus méprisable, et se faire haïr.

§ III. *Cruauté envers lui-même.*

Le troisième caractère de l'avarice est de faire de l'avare lui-même son propre bourreau; sa cupidité, qui ne dit jamais : c'est assez, fait son supplice, et partout où il va, il porte avec lui sa torture. Il n'est point de passion plus tyrannique que l'avarice ; elle ne donne ni paix ni trève à celui qui en est possédé ; il se refuse les choses les plus nécessaires, et il n'ose toucher à son or.

Quelle bête féroce que l'avarice ! vous la haïssez dans les autres, haïssez-la dans vous-même. Regardez les richesses comme des épines qui ensanglantent ceux qui les serrent entre leurs mains ; mais si elle ne porte pas toujours à cet excès de cruauté pour le corps, elle opère un effet non moins funeste à l'âme. C'est l'oubli entier du salut éternel.

§ IV. *Oubli du salut.*

Un homme attaché aux biens de la terre oublie tout le reste et surtout l'affaire du salut; ses revenus, ses fonds, ses animaux lui tiennent plus à cœur que son ame, que l'éducation de ses enfants et le soin de ses domestiques ;

s'il prête quelque attention à sa famille, il a bien plus d'empressement à l'enrichir qu'à la sanctifier. C'est pour cela que Jésus-Christ a dit : « Oh ! qu'il est difficile à ceux « qui aiment l'argent d'entrer dans le ciel ! Il « est plus aisé de faire passer un chameau par « le trou d'une aiguille, qu'un riche par la « porte du ciel. »

Ce qu'il y a de plus déplorable dans ce vice, c'est que souvent on en est atteint sans le savoir, et qu'on ne s'en corrige presque jamais. L'impureté, l'ambition, l'ivrognerie même, peuvent bien dominer une ame pendant sa jeunesse; mais en vieillissant, elle les déteste et s'en corrige. D'ailleurs ces passions nous font commettre des actions qui portent avec elles la honte et nous excitent au repentir. Mais l'avarice ne fait que croître avec l'âge, et plus on vieillit, et plus on s'attache aux biens de la terre ; quelle folie !

Examinez sérieusement devant Dieu, mon fils, si vous n'êtes pas atteint de ce vice ; ne pensez point n'être pas avare parce que vous n'avez rien du bien d'autrui, car celui-là est avare, dit saint Augustin, qui conserve son bien avec trop d'attache. Ainsi, aimez-vous les richesses avec passion, les recherchez-vous

avec empressement, les conservez-vous avec trop d'attache, les perdez-vous avec douleur, dès lors vous êtes avare, et vous devez craindre pour votre salut éternel.

Demandez à Jésus-Christ, qui est né, qui a vécu et qui est mort pauvre, la grace de détacher votre cœur des biens de la terre. Souvenez-vous que lorsque vous mourrez, vous n'emporterez rien de vos trésors, qui passeront en des mains étrangères, et peut-être ennemies et dès lors pratiquez ce conseil de l'Apôtre. *Ayant de quoi nous nourrir et de quoi nous vêtir, nous devons être contents.*

Exemple.

ANTOINE MORÉNO, OU LA PASSION DE L'AVARE.

Nouvellement arrivé de province, j'avais passé la meilleure partie de mon temps à visiter les monuments de la capitale; aussi, promenades, jardins publics, palais, musées, j'avais déjà tout vu, tout, à l'exception du cimetière du Père-Lachaise, situé à plus d'une lieue de l'hôtel où j'étais descendu. Une occasion néanmoins de faire ce petit voyage s'étant présentée, je la saisis avec empressement. Un de mes amis avait été invité à un convoi, et je l'y accompagnai.

Après le service funèbre, et au sortir de l'église : « Pauvre cher homme, me dit mon compagnon, quelles larmes amères il verserait, s'il pouvait sortir de sa bière et voir les coûteux honneurs qu'on lui rend ! Deux mille francs pour un service ! lui qui a vendu sa vie pour une pièce de cent sous ! — Vendu sa vie ! quel est l'homme qui serait assez avare, ou plutôt assez fou pour la vendre ? Vous oulez plaisantor ; pour moi, je vous avoue que je ne me sens jamais envie de rire quand je me trouve face à face avec un cadavre.

— Malheureusement, je ne plaisante pas : omme que nous allons enterrer était bien le plus vare qui se soit jamais vu. L'or était son Dieu ; il lui a sacrifié ce qu'il avait de plus précieux, sa propre vie. Et certainement c'est bien la vendre our une pièce de cent sous, que de ne pas faire, quand on se sent mourir, venir un médecin, de rainte d'avoir à payer sa visite. J'ai vécu dans la même maison que lui ; je l'ai parfaitement connu, et, si vous le souhaitez, je puis vous conter son histoire. Je témoignai le désir de la connaître, et mon compagnon parla de la sorte :

« Le père, la mère, les frères, sœurs, oncles, etc..., toute la famille, en un mot, d'André Moréno vivait sous le joug de la passion de l'avarice ; aussi lui-même s'y montra-t-il enclin de fort bonne heure. On le surprit plusieurs fois cachant les quelques sous que lui donnaient son parrain et d'autres personnes, et se formant ainsi un petit ré-

cule de cinq ou six francs, qui lui faisait, dans l'âge de la prodigalité, éprouver toutes les émotions qu'éprouve un vieil usurier en songeant à son trésor.

« A seize ans, il obtint six cents francs d'appointements dans la maison de nouveautés où ses parents l'avaient placé ; mais dès lors ils laissèrent à sa charge les frais de son entretien et de sa nourriture. Ce n'était pas cependant une petite dépense. Antoine Moréno était grand, fort ; aussi, ce que je n'aurais jamais cru si je ne l'avais vu de mes yeux, pouvait-il, sans se rendre malade, manger un pain de quatre livres en un seul repas. Dans les restaurants de Paris, la dépense varie selon le nombre et la qualité des plats que vous demandez. Le prix du pain seul ne varie pas : mangez-en peu, mangez-en beaucoup, on ne vous demandera jamais ni plus ni moins que quatre sous.

« Quand les chefs de restaurant s'aperçurent qu'Antoine Moréno mangeait trois à quatre livres de pain à son dîner, ils se crurent en droit de déroger à l'usage, et lui demandèrent la valeur réelle du pain qu'il consommait ; plusieurs même refusèrent ce qu'il demandait, et l'éconduisirent, ne voulant pas d'un tel hôte, à quelque prix que ce fût.

« Heureusement pour Antoine Moréno qu'un restaurateur des environs de l'Ecole de médecine entrevit sa fortune là où ses confrères ne voyaient que leur perte. Non-seulement il l'accueillit très bien, mais encore il lui servait chaque jour à son

dîner un pain de quatre livres qu'il ne lui faisait pas payer.

— Et ce restaurateur espérait faire fortune en agissant de la sorte? — Il espérait, et ne fut pas trompé dans son espoir. Antoine Moréno, comme bien vous pensez, ne prenait pas ailleurs un seul repas. Les étudiants qui les premiers le virent manger si copieusement, firent part de leur surprise à leurs camarades, et, dans ce restaurant, autrefois solitaire, il n'y eut bientôt plus, sur les cinq heures du soir, assez de place pour la foule des curieux qui se présentaient.

« La curiosité satisfaite, l'établissement bien achalandé, Antoine Moréno fut éconduit, et obligé, sous peine de mort ou de la prison, de payer sa nourriture. Pour diminuer néanmoins sa dépense autant que possible, il s'interdisait lui-même l'entrée des restaurants, et faisait sa cuisine. Jamais de viande, parfois quelques légumes, et le plus souvent du pain ou de la fécule de pommes de terre délayée dans l'eau. Son estomac ne s'accommodait guère des bribes qu'il lui jetait; mais l'estomac d'un avare doit se contenter de peu, être sobre, patient, et quand il n'a pas ces vertus, il doit les acquérir. Antoine Moréno s'égayait souvent aux dépens de ces bonnes gens qui jeûnent par esprit de religion, mais il trouvait fort raisonnable de jeûner par avarice.

« Ses vêtements étaient plus que simples, ils étaient grossiers et malpropres; il les portait le

plus longtemps possible, les racommodait lui-même quand ils tombaient en lambeaux, et lorsque enfin il était forcé d'en acheter d'autres, il allait chez les fripiers chercher ce qu'ils avaient de moins cher; encore lui arrivait-il de se persuader qu'il avait fait une mauvaise emplette, et alors il demandait à chacune de ses connaissances si elles n'avaient pas envie d'une redingote, d'un pantalon, ajoutant qu'il pouvait leur en céder à bon compte. Il était si salement vêtu, que lui-même en rougissait, et se condamnait à ne paraître dans les rues qu'après le soleil couché. Les personnes qui le rencontraient alors, et qui, grâce aux réverbères, distinguaient son accoutrement et ses traits, hâtaient le pas, dans la crainte qu'il ne leur demandât la bourse ou la vie. Comment un pareil homme fut-il admis dans un magasin de nouveautés, où l'on a soin d'exiger des commis des manières polies, un extérieur prévenant? Je n'en sais rien; c'est un mystère que je ne saurais expliquer.

« L'avarice avait singulièrement dégradé l'ame d'Antoine Moréno. Il faut bien le reconnaître, néanmoins, elle n'avait pas fait disparaître en lui toute espèce de sentiments humains. Il aimait à rendre service, se serait fait tuer en sacrifiant le faible opprimé; plusieurs fois, dans ses excursions nocturnes, il reçut d'assez graves blessures en prenant la défense de l'honnête homme contre des filous audacieux: et, malgré cela, il aurait vu

mourir de faim une famille entière sans donner les cinq ou six sous nécessaires pour en prolonger les jours. A proprement parler, il n'avait pas d'amis ; sans avoir à se plaindre de lui, ses camarades le fuyaient; il était comme une espèce de sauvage, d'une humeur sombre et farouche, ne parlant à personne. Le dimanche, il restait seul dans sa chambre du matin au soir, occupé sans doute à considérer et à compter son argent.

« Un jour, au grand étonnement de tout le monde, on le vit rire et causer. Il avait cent choses plaisantes à dire; la joie était empreinte sur son visage; il paraissait au comble du bonheur. On fut deux jours sans deviner la cause d'un tel changement : enfin, on apprit que son père venait de mourir, et qu'il avait hérité d'une trentaine de mille francs.

— Et c'était là la cause de sa joie ? — Personne n'en a jamais douté, et cela ne doit pas vous surprendre : dans le siècle où nous vivons, bien des parricides sont montés sur l'échafaud, et sans doute il en est un grand nombre restés inconnus, qui n'ont reçu leur châtiment que dans l'autre monde.

« Cette joie d'Antoine Moréno ne fut pas de bien longue durée. Maître de ses trente mille francs, il songea à les faire valoir, et ne trouva pas de meilleur moyen que de les prêter, moyennant gros intérêts, à son patron, qui voulait donner plus d'extension à son commerce. La spéculation parut d'a-

bord réussir; mais la révolution de 1830, qui occasionna tant de faillites, ébranla fortement le crédit du patron, qui fut obligé de recourir à des emprunts ruineux, pour empêcher sa maison de crouler. Les intérêts de l'argent d'Antoine Moréno cessèrent d'être fidèlement payés, et la peur de tout perdre, en exigeant ce qui lui était dû, l'empêcha de réclamer, comme il en avait le droit, le remboursement de son capital. « Avec le temps, se disait-il, la prospérité renaîtra, M. R*** reprendra le dessus; je finirai par tout avoir, même les arrérages. » Une et deux années s'écoulèrent sans qu'aucun évènement heureux vînt confirmer ses espérances; elle s'évanouissaient au contraire de jour en jour.

« Imaginez, si vous le pouvez, les cruelles tortures auxquelles il dut être en proie, en songeant que le moment était venu pour lui de tout perdre, et que les tentatives qu'il ferait pour recouvrer ses fonds ne pourraient que hâter sa ruine. Le chrétien a pour soutien sa résignation à la volonté de Dieu; s'il souffre, il se console en pensant que Dieu lui tiendra compte de ses souffrances; mais l'avare, qui ne peut être chrétien, où puiserait-il des forces contre la mauvaise fortune? nulle part. Plus que personne il aime l'argent; plus que personne il le regrette; lui enlever son argent, c'est lui sortir les entrailles du corps, c'est lui arracher et lui briser l'ame.

« Les privations excessives, la malpropreté ha-

bituelle d'Antoine Moréno, et le chagrin, altérèrent promptement sa santé. Et cet homme vigoureux, ce colosse qui, sans être incommodé, pouvait manger un pain de quatre livres à son dîner, n'ayant plus que les os et la peau, squelette avant d'entrer dans la tombe, était, pour tous ceux qui le voyaient, l'image vivante du dernier degré d'abrutissement où l'homme puisse être réduit par la plus honteuse des passions. Obligé de garder le lit, il interrogeait toutes les personnes qui le venaient visiter, leur demandait si elles ne connaissaient pas un remède peu coûteux qui pût le guérir. « Je sens, disait-il, que je m'en vais; sous peu je ne serai plus de ce monde. » Il avait la mort devant les yeux, il l'entendait s'approcher, et ne voulait rien dépenser pour l'éloigner. Il défendit toujours qu'on allât chercher le médecin. Cependant on assure qu'il se convertit à ses derniers moments. Il est certain qu'il a fait don de tout ce qu'il possédait à un hôpital; mais je partage les craintes de Massillon : je tremble pour ces pécheurs qni se convertissent seulement au milieu de leur agonie.

« Durant sa maladie, Moréno avait été privé des choses les plus nécessaires. Un looch, qu'une ame charitable lui avait apporté, n'ayant pas été pris tout de suite, et se trouvant aigri, on alla prier la mère d'Antoine d'en envoyer un autre ; elle répondit qu'elle n'avait pas d'argent. On lui demanda des draps pour changer ceux que son fils, depuis plu-

sieurs années peut-être, n'avait pas fait blanchir; elle répondit qu'elle n'en avait pas. Quand il eut fermé les yeux, elle alla chez un fripier faire emplette d'un guenillon pour l'ensevelir.

— Et cependant c'est elle qui a commandé ce service funèbre de deux mille francs?

— Oui : Antoine Moréno a donné, comme je vous l'ai dit, son bien à un hôpital. Il fallait se venger d'un si grand crime; aussi n'a-t-on pas reculé devant une dépense à la charge du légataire. La brave femme, comme elle se montre bonne et charitable! parce que son fils lui laisse à elle peu de chose, elle voudrait priver les pauvres de tout ce qu'il leur laisse... Peut-être, après avoir sondé la profondeur de sa tombe, se déterminera-t-elle aussi à faire quelque don, mais assurément cela n'aura lieu que quand elle sera bien sûre qu'elle ne peut rien emporter.

— J'augure mieux, repris-je, des dispositions de cette infortunée. Aveugle comme son fils, elle ouvrira un jour les yeux sur son avarice, et Dieu, touché de son repentir, saura faire taire sa justice, pour n'écouter que son infinie clémence. »

SABATIER DE CASTRES.

Chapitre IV.

QUATRIÈME PASSION DU CŒUR.

De l'impureté.

Le péché que vous avez le plus à redouter, mon cher Théophile, c'est l'impureté; car c'est le vice le plus contagieux : il attaque les jeunes gens et les vieillards, les pauvres et les riches. C'est un torrent impétueux qui entraîne tout, une peste cruelle qui ravage tout, un monstre affreux qui dévore tout, enfin un embrasement universel qui se répand partout. Cet infâme péché peuple l'enfer, et lui seul fait plus de réprouvés que tous les autres crimes ensemble.

§ I. *Crime de la luxure.*

Ce vice fait à Dieu une grande injure; si un homme avait la témérité d'entrer dans un temple pour y défigurer l'image du Sauveur, s'il plaçait dans le sanctuaire où repose Jésus-

Christ, la figure d'un animal ou une idole pour l'y adorer, s'il profanait indignement les vases sacrés, y aurait-il un supplice assez rigoureux pour le punir? Or, ne commettez-vous pas en quelque sorte le même attentat, mon cher ami, en vous livrant à l'impureté?...

« Vous êtes, dit saint Paul, les temples de Dieu, qui habite en vous; vos membres sont les membres de Jésus-Christ, » et vous n'avez pas horreur de souiller dans vous et dans les autres, ces membres sacrés! Votre ame est l'image de Dieu, et vous la défigurez par le vice honteux! Le Saint-Esprit est dans votre cœur comme dans son temple, et vous l'en chassez pour y faire régner le plus infâme des maîtres, qui est le démon impur! Oh! que vous êtes aveugle si vous ne connaissez pas combien ce vice est redoutable!...

L'impureté est le vice le plus honteux, car c'est le triomphe de la chair sur l'esprit; votre corps doit être soumis, et vous devenez l'esclave de ses passions; le corps est un vil esclave, et vous en faites votre maître; le corps est votre ennemi, et vous le flattez: mais bientôt il sera votre tyran, et ses plaisirs vous coûteront cher.

Quel mépris n'a-t-on pas pour un jeune

homme qui vit dans le désordre ! comment le regarde-t-on? on le regarde avec dédain, on lui reproche ses turpitudes, on fuit sa compagnie. Souvent il devient la fable du public, l'opprobre de tout un quartier, la honte de sa famille. Haïssez donc un péché qui vous couvre de confusion devant les hommes en même temps qu'il vous rend abominable aux yeux de Dieu.

Au contraire, quelle estime ne fait-on pas d'un jeune homme sage, retenu, ennemi de tout ce qui ressent la licence! tout le monde l'admire, et fait son éloge. Quelle considération n'a-t on pas pour une fille modeste, arrêtée, dont la conduite est sans reproche! c'est celle-là qu'on recherche, et avec qui on s'empresse de s'allier.

§ II. *Châtiments de la luxure.*

Pour vous exciter à une vive horreur de ce péché, considérez les châtiments dont Dieu l'a puni. N'a-t-il pas fait périr tous les hommes par les eaux du déluge à cause de leur impureté? N'est-ce pas ce crime qui a attiré une pluie de feu et de soufre sur Sodome et Gomorrhe? Le misérable Onan n'a-t-il pas été

frappé de mort pour avoir profané la sainteté du mariage? Le Seigneur n'a-t-il pas fait massacrer plus de vingt-trois mille Israélites en punition de leur dissolution? Craignez la justice de Dieu, si vous ne pleurez vos impuretés et si vous ne quittez vos liaisons criminelles.

Cette passion honteuse, mon fils, fait perdre le repos; elle ravit l'honneur, elle altère la santé, elle ruine les familles. Dieu punit le péché jusqu'à la quatrième génération; souvent il punit l'impudique par l'endroit par lequel il a péché. Il a porté le déshonneur dans la famille de son prochain et il a le déplaisir de le voir dans la sienne. David en est un bien triste exemple. Tremblez à la vue de tous les maux qu'entraîne après lui le vice infâme, et fuyez-le avec soin.

Ce qui doit plus effrayer encore, ce sont les châtiments spirituels attachés à ce maudit vice; d'abord il n'en est point qui aveugle davantage. L'impudique tombe dans un endurcissement si profond qu'il étouffe tout sentiment de pudeur, et plus rien ne le touche ni ne l'arrête dans la voie du crime.

Ses regards sont autant d'adultères qu'il commet dans son cœur, ses discours autant d'étincelles qui jettent partout le feu impur;

ses pensées, ses désirs ne se portent qu'aux objets de sa passion : dans le lieu saint où les démons mêmes n'entrent qu'en tremblant, il porte son idole dans son cœur, et l'adore au préjudice du vrai Dieu, devant lequel il fléchit le genou.

L'ignominie et l'horreur de sa conduite, l'infamie qu'il attire sur sa famille, l'opprobre et la désolation des vierges qu'il a flétries et qu'il a perdues, les redoutables jugements de Dieu qui l'attendent, tout cela ne fait point d'impression sur son cœur abruti. Il pèche seul, il pèche en compagnie, il pèche sans remords, il pèche partout, il pèche sans cesse. O mon Dieu! que le jeune homme est méprisable, lorsqu'il suit les désirs déréglés de sa chair et qu'il ne sent plus l'horreur de ce vice!...

§ III. *Servitude de la luxure.*

Il n'est point de crime qui captive plus l'ame sous l'empire du démon ; il n'en est point qui conduise plus infailliblement à l'impénitence finale. Dieu *abandonne les impudiques à leurs sens réprouvés*, et le sort ordinaire de ces infâmes, est le désespoir. Croyez-en, mon

cher ami, ce que vous voudrez; mais sachez que si vous ne quittez vos habitudes criminelles, vous les expierez un jour dans des feux éternels.

Malheureux jeune homme! pourquoi perdez-vous votre ame par les infâmes plaisirs de votre corps? Oh! si vous êtes sujet à ce vice honteux, détestez-le de tout votre cœur, et pour en triompher à l'avenir, fuyez les occasions, évitez les danses, les excès d'intempérance, les conversations dangereuses; jeûnez, mortifiez votre corps, priez sans cesse, veillez toujours; et surtout ayez un confesseur pieux et exact, et faites tout ce qu'il vous prescrira.

Exemples.

MORT AFFREUSE D'UN IMPUDIQUE.

Un gentilhomme espagnol, après avoir été l'esclave du démon de l'impureté, fut frappé d'une maladie mortelle. En vain entreprit-on de le résoudre à laver ses souillures dans les eaux salutaires de la pénitence; le seul nom de confession lui était insupportable. Saint François de Borgia, qui était alors en Espagne, ayant appris cette obstination, se prosterne devant un crucifix, et les larmes aux yeux, il prie le Sauveur de ne pas laisser périr une ame qu'il avait rachetée au prix

de tout son sang. Chose étonnante! il entend une voix qui lui dit : « Allez, François, allez trouver « ce malade, et exhortez-le à la pénitence.

Le saint y va, mais, tentative inutile! le malade, déjà entre les bras de la mort, ne peut souffrir qu'on lui parle de confession. François se retire, et prosterné de rechef devant le Sauveur crucifié, il le conjure par son sang et par sa mort, d'amollir cette ame endurcie. La même voix se fait entendre une seconde fois, et lui dit : « Retournez vers le malade, et portez avec vous votre crucifix, il faudrait qu'il fût bien résolu de se perdre, s'il ne voulait point se convertir à la vue d'un Dieu qui l'a aimé jusqu'à la mort et à la mort de la croix. » Il refuse cependant de se rendre.

François lui montre son crucifix, qui, par miracle, parut tout-à-coup déchiré de plaies et tout couvert de sang : vains efforts de la grace. Le saint emploie toute l'affection de son zèle et de sa charité; il le presse, il le conjure par les plaies de Jésus crucifié, et par le sang dont il le voit tout couvert, d'avoir pitié de son ame. Il est plus insensible que les rochers qui se fendirent lorsque ce sang coula sur le Calvaire : il meurt, ce malheureux, frémissez, impudiques! il meurt en blasphémant et en reniant son Créateur. Peut-on imaginer rien de plus funeste et de plus terrible?

CONSOLATION DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

Catherine de Sienne fit dès son enfance le vœu de vivre dans la chasteté. Elle se fit religieuse, mais le démon ne laissa pas pour cela de la tourmenter; elle éprouva à plusieurs reprises les pensées les plus horribles contre la sainte vertu de pureté, mais jamais elle n'y donna le plus léger consentement : la prière, l'humilité et la confiance en Dieu, voilà les armes qu'elle employait contre toutes ses tentations.

Un jour, après une tentation plus violente que de coutume, elle s'écria : « Où étiez-vous, mon di-« vin Epoux, tandis que je me voyais dans une si-« tuation aussi affreuse. — J'étais avec vous, « répondit une voix. » (Jésus-Christ a consolé souvent de cette manière les personnes qui le servent avec fidélité.) « — Quoi! reprit Catherine, vous « étiez au milieu des abominations qui couvraient « mon ame! — Ces abominations, répliqua le Sau-« veur, ne vous ont point souillée, parce qu'elles « vous faisaient horreur; ainsi le combat que vous « avez soutenu a été pour vous une source de mé-« rites. » Cet exemple est bien propre à consoler les ames fidèles et timorées dans les tentations et les peines d'esprit auxquelles elles sont exposées.

(*Vie de sainte Catherine de Sienne.*)

CONVERSION D'UN JEUNE IMPUDIQUE.

Un jeune homme, inconsolable de la mort d'une jeune personne, ne pouvait en perdre le souvenir. Un de ses amis, l'ayant conduit au lieu où elle était enterrée, fit lever la pierre du tombeau et ôter les suaires qui la couvraient. Dans le moment, une odeur infecte s'en exhala et faillit le suffoquer ; le cadavre était en putréfaction, des vers rongeaient et les yeux et la bouche. Le jeune homme pousse un cri d'horreur et veut fuir. « De quoi avez-vous peur ? lui dit son ami : voilà le visage de cette créature, objet de votre passion ; elle pleure maintenant dans l'autre monde et pleurera peut-être toujours les péchés que vous lui avez fait commettre. Apprenez, en présence de ce corps qui se décompose et retourne en poussière, apprenez à ne plus attacher votre cœur à des choses si indignes de vous. » Ce jeune homme profita de cette leçon et se convertit entièrement.

(*Instit. de Toul.*)

DANGERS DES MAUVAISES COMPAGNIES.

Dans une de nos villes se trouvait un jeune homme qui était l'exemple et le modèle de tous les autres : piété, sagesse, crainte de Dieu, fréquentation des sacrements, amour de la prière, en un mot, toutes les vertus de son âge étaient réunies

en lui. Un jour qu'il y avait une espèce de fête et de réjouissance publique dans un endroit voisin, il voulut y aller. Pour l'ordinaire, il allait toujours avec un compagnon de son âge, pieux et craignant Dieu comme lui : il alla seul cette fois, contre sa coutume; durant son chemin, il fut joint par un autre jeune homme qui était entièrement décrié pour sa conduite et ses mœurs. Il aurait fallu s'en défier et, sous quelque prétexte honnête, se retirer de sa compagnie; notre jeune homme ne le fit pas, pour son malheur.

D'abord l'entretien ne roula que sur des choses indifférentes; peu à peu se glissèrent quelques discours peu mesurés; bientôt après, de la part du jeune libertin, suivirent des paroles peu décentes, des railleries sur la piété; il se mit ensuite à raconter des parties d'amusement et de plaisir qu'il avait faites avec d'autres; insensiblement les discours et les manières devinrent plus libres; enfin il en vint jusqu'à engager ce jeune homme si sage à commettre un grand péché contre la pureté.

A peine ce péché fut-il commis, que le ieune homme tombe dans un accident et meurt à l'instant sans avoir le moyen de se reconnaître. L'autre est si frappé de cette mort, et si alarmé de cet évènement, qu'il va dans le moment à un monastère voisin de religieux d'un ordre extrêmement sévère et infiniment respectable; il fait appeler le supérieur, se jette à ses genoux fondant en larmes : « Mon père, lui dit-il, ayez pitié d'un misérable

qui vient de précipiter une ame dans les enfers, et daignez me recevoir pour faire pénitence toute ma vie. »

Le supérieur, homme sage et prudent, loua ses sentiments, l'exhorta à y persévérer, mais il lui fit comprendre qu'il ne pouvait sitôt le recevoir avant d'avoir éprouvé sa vocation. Hé bien, mon père, lui dit le jeune homme, je resterai tant que vous voudrez à la porte du monastère ; je ne me retire point que je n'aie eu le bonheur d'être reçu pour pleurer toute ma vie mon malheur. On le fit entrer, on le garda un temps convenable, après quoi on le reçut, et on n'eut pas sujet de s'en repentir. Il devint un religieux parfait, conservant toujours le souvenir de son malheur ; et toutes les fois que les religieux s'assemblaient, il s'étendait sur le seuil de la porte, afin que tous marchassent sur lui, et pendant ce temps là il ne cessait de répéter ces lamentables paroles : Ayez pitié d'un malheureux qui a précipité une ame dans les enfers.

(*Histoires édifiantes.*)

Chapitre V.

CINQUIÈME PASSION DU CŒUR.

L'envie.

De toutes les passions qui captivent le cœur de l'homme, la jalousie est une des plus dangereuses. Aussi devez-vous, mon cher Théophile, vous tenir en garde contre ce vice qui souvent dévore une ame sans qu'elle s'en aperçoive. Examinez donc votre conscience et voyez si vous n'avez rien à vous reprocher sur ce point.

§ I. *Turpitude de ce vice*

L'envie est un vice qui mène à tout, parce qu'on se le déguise toujours à soi-même; c'est l'ennemi mortel du mérite et de la vertu, tout ce que les hommes admirent l'enflamme et l'irrite; il ne pardonne qu'au vice et à l'obscurité, et il faut être indigne des regards du public pour mériter ses regards et son indulgence. Les traits les plus odieux semblent se réunir dans un cœur dominé par la jalousie. Il n'est

point de bassesse que cette passion ne consacre ou ne justifie ; elle éteint même les sentiments les plus nobles de l'éducation et de la naissance ; et dès que ce poison a gagné le cœur, on ne trouve plus que des ames de boue, là où la nature avait d'abord placé des ames grandes et bien nées. Les hommes les plus décriés et les plus perdus deviennent chers à l'envieux, dès qu'ils veulent bien devenir les vils instruments de sa passion ; il érige en mérite le zèle qu'ils étalent pour ses intérêts, et il leur fait une vertu du ministère infâme qu'ils exercent.

On se glorifie des autres passions : un ambitieux se fait honneur de ses prétentions et de ses espérances ; un vindicatif met sa gloire à faire éclater ses ressentiments ; un voluptueux se vante de ses excès et de ses débauches : mais il y a quelque chose de si bas et de si lâche dans la jalousie, qu'on se la cache à soi-même. Cette passion se montre à nous sous des dehors étrangers, et qui nous la rendent méconnaissable.

Prenez-y garde, mon fils, et ne vous laissez pas aveugler par cette passion. Sondez votre cœur, et peut-être y verrez-vous que tous ceux qui vous effacent, ou qui brillent trop à vos

côtés, ont le malheur de vous déplaire; que vous ne trouvez aimables que les jeunes gens qui n'ont rien à vous disputer : vous découvrirez que tout ce qui vous passe ou vous égale, vous contraint ou vous gêne, et pour avoir droit à votre amitié, il faut n'en avoir aucun à vos prétentions et à vos espérances. Quel aveuglement !

§ II. *Venin de ce vice.*

Tout s'empoisonne entre les mains de la jalousie. La piété la plus avérée n'est qu'une hypocrisie mieux conduite ; la réputation la mieux établie, une erreur publique, où il entre plus de préventions que de vérité ; les talents les plus distingués, un grand fonds de médiocrité et d'insuffisance ; les succès même les plus glorieux, un assemblage de circonstances heureuses, qu'on doit à la bizarrerie du hasard plus qu'à la sagesse des mesures ; enfin la langue du jaloux flétrit tout ce qu'il touche, et il s'efforce d'obscurcir la gloire des autres par la malignité de ses réflexions et de ses censures.

Il n'est plus rien de sacré pour un cœur que la jalousie infecte. Un jeune homme oublie tout ce qu'il doit à sa patrie, à sa famille, à lui-

même ; et les malheurs publics ont souvent pris leur source dans les jalousies particulières. Cette passion hideuse fait de la société entière un théâtre affreux, où les hommes ne semblent paraître ensemble que pour se dévorer et se détruire, et où la décadence et le malheur des uns fait toujours le triomphe et la gloire des autres.

La jalousie est surtout le vice des grands ; c'est là qu'elle exerce des ravages plus affreux. Ils disputent tout haut à ceux dont ils regardent l'élévation avec des yeux d'envie, leurs talents et leurs qualités louables. Ils trouvent un mauvais côté à leurs vertus mêmes, et ils sont ravis de les rabaisser aux yeux du public. Jaloux des faveurs d'autrui, ils cherchent à les en priver ; souvent même on a vu des hommes publics faire échouer des entreprises glorieuses à l'Etat, de peur que la gloire ne rejaillît sur leurs rivaux ; ménager des évènements capables de renverser l'empire, pour ensevelir leurs concurrents sous ses ruines, et risquer de tout perdre pour faire périr un seul homme.

Le zèle du bien public devient tous les jours la décoration et l'apologie de la jalousie ; il semble qu'on ne craint que pour la patrie, et

on n'envie que les places de ceux qui gouvernent. On blâme le choix du maître, comme tombant sur des sujets incapables; mais ce n'est pas l'intérêt public qui nous pique, c'est la jalousie et le chagrin de n'avoir pas été choisi. On se donne pour amateur de la patrie, et on n'en aime que les honneurs et les prééminences; on étale le titre de bon citoyen, et on cache celui de jaloux : l'on a sans cesse l'Etat dans la bouche, et la jalousie domine toujours dans le cœur. Que d'exemples de cette triste vérité, surtout dans ces temps malheureux! Prenez garde, mon fils, de vous faire illusion et de vous rendre, comme les pharisiens, ennemi de la vertu et de l'innocence sous le faux prétexte d'amour du bien et de zèle même pour la religion.

§ III. *Malheurs de ce vice.*

Le malheureux que la jalousie dévore ne saurait jouir d'un moment de repos, et tout ce que ses yeux aperçoivent ne sert qu'à redoubler son supplice. Semblable à un poison lent répandu dans ses veines, la jalousie le mine continuellement et lui fait endurer les souffrances les plus cruelles. Aussi ne saurait-on se former une idée de la fureur où peut se

porter une ame égarée par la jalousie. Rien n'arrête le jaloux dans sa vengeance : respect, nature, intérêt, il foule tout aux pieds pour n'écouter que sa frénésie. Néron, ce farouche empereur romain, en est un exemple frappant : d'abord vertueux, il n'hésita pas à faire empoisonner Britannicus, son frère, dès le moment où il vit en lui un rival. La personne la plus incapable de commettre une action déshonorante, aussitôt que la jalousie siége dans son cœur, est capable des crimes les plus honteux et les plus funestes.

L'envie se traîne sur les pas du mérite, et cherche à empoisonner son triomphe par ses traits envenimés; mais le vrai génie la foule d'un pied dédaigneux, fier et sublime; il s'élance dans la postérité: l'avenir est son domaine; il méprise les injustices de ses contemporains, et il se console de leurs caprices en songeant aux lauriers qui doivent à jamais couvrir son front.

Exemples.

MEURTRE D'ABEL.

Adam et Eve eurent d'abord deux fils, Caïn et Abel. Caïn cultiva la terre, Abel nourrissait des

troupeaux. Tous deux offrirent à Dieu des sacrifices, mais ils s'acquittaient de ce devoir avec des dispositions bien différentes. La piété d'Abel attira les regards du Seigneur sur lui et sur ses dons; au lieu que Caïn, par son impiété et son avarice, avait éloigné de lui le cœur de Dieu.

Caïn, voyant la préférence que Dieu accordait à son frère, conçut une secrète jalousie contre lui. Un jour, il lui proposa une promenade, et lorsqu'ils furent dans un lieu écarté, il se jeta sur lui et le tua.

Ce crime arma la justice divine; et le châtiment annonça aux hommes que la Providence veille sur eux pour punir le vice et pour venger la vertu. « Caïn, qu'avez-vous? lui dit le Seigneur. Le sang de votre frère que vous avez répandu crie vers moi, et appelle ma vengeance : vous serez maudit sur la terre que vous avez souillée de ce sang; vous y serez errant et fugitif tous les jours de votre vie. » Caïn, livré à des remords cuisants, et agité de continuelles frayeurs, prit la fuite. Cependant Dieu lui donna du temps, afin qu'il rentrât en lui-même, et défendit qu'on le fit mourir.

Ainsi, la vertu commença-t-elle dès lors à être persécutée par le vice; et le juste Abel devint une vive image du juste par excellence, qui devait mourir un jour sous les coups d'une jalouse fureur.

JOSEPH VENDU PAR SES FRÈRES.

Ce fut l'envie qui anima les frères de Joseph contre lui, et qui les porta à attenter à sa vie. Comme ils voyaient que leur père l'aimait plus que tous ses autres enfants, ils le haïssaient et ne pouvaient lui parler sans aigreur. Ce qui augmenta encore cette mauvaise disposition qu'ils avaient à son égard, fut un songe qu'il leur raconta. Ce songe leur faisait connaître qu'un jour ils seraient soumis à Joseph, qui serait leur maître.

Un jour Jacob envoya Joseph vers ses frères pour savoir en quel état ils étaient; lorsqu'ils l'aperçurent de loin, ils résolurent de le tuer; ils se disaient l'un à l'autre : *Voici notre songeur qui vient : allons, tuons-le ; nous dirons qu'une bête sauvage l'a dévoré, et après cela on verra à quoi ses songes lui auront servi.* Ils l'auraient tué, en effet, si Ruben, l'aîné de tous, ne les en eût détournés, en les persuadant de le descendre vivant dans une vieille citerne. Puis ayant vu des Ismaélites qui allaient en Egypte vendre des parfums pour embaumer les corps, ils le leur livrèrent pour vingt pièces d'ar

(*Genèse.*)

Chapitre VI.

SIXIÈME PASSION DU CŒUR.

La gourmandise.

Il n'est pas de vice plus grossier ni plus brutal que la gourmandise. Car, comme c'est un usage dissolu et un abus criminel des aliments que Dieu nous donne pour la conservation de notre vie corporelle, il se trouve que de tous les animaux, il n'y a que l'homme sensuel qui en abuse jusqu'à faire, selon l'expression de saint Paul, un *dieu* de *son ventre*. Il faut donc, mon cher Théophile, vous prémunir contre ce vice, et pour cela méditez les réflexions suivantes.

§ I. *Suites de ce vice.*

La gourmandise est un des plus grands ennemis de l'homme, puisque pour un plaisir brutal, il lui occasionne des pertes vraiment irréparables. En effet, ce vice lui fait perdre la grace de Dieu, le plus grand des biens que

l'ame puisse posséder, et il lui ôte encore la beauté de l'esprit en l'abrutissant d'une manière honteuse. Ceux qui se livrent à l'intempérance perdent encore la santé en peu de temps. Car il n'est rien qui la ruine plus que les excès, et ils renoncent à la sagesse d'une vie raisonnable, puisque c'est se rendre semblable aux animaux que de se livrer à son appétit sensuel.

Les personnes livrées à la gourmandise dissipent tous leurs biens de fortune, en les consumant en débauches et en bonnes chères, et ils se réduisent ordinairement à une misère honteuse, qui ne fait pitié à personne et qui fait horreur à tous les honnêtes gens. Ils se perdent d'honneur et de réputation, et se rendent plus méprisables que les animaux les plus immondes. C'est à eux qu'on peut adresser ces humiliantes paroles de l'Apôtre, dont nous n'osons pas même donner la traduction en notre langue : *Malæ bestiæ, ventres pigri.*

Non-seulement la gourmandise fait perdre tous les biens de la nature et de la grace, mais encore elle rend ses esclaves incapables de s'acquitter des devoirs de leur profession. Elle les dispose à tous les crimes et les charge de dettes et de honte; ce qui attire sur eux la

malédiction de Dieu. *Malheur à vous*, dit Jésus-Christ, *qui vous livrez à l'intempérance, parce que le jour viendra où vous mourrez de faim.* Et *ils souffriront la faim*, selon la parole de David, comme *des chiens enragés.* FAMEM PATIENTUR, UT CANES.

Voilà, mon cher ami, les peines qui accompagnent ce vice, et la punition inévitable qui suit tous ceux qui s'y laissent emporter : concevez-en donc une vive horreur.

§ II. *Marques de ce vice.*

Il n'est pas défendu de sentir du plaisir en mangeant et en buvant. C'est par une sage prévoyance que Dieu a assaisonné d'un sentiment agréable l'usage des aliments qui sont nécessaires pour conserver notre santé et notre vie ; mais on abuse de ce bienfait, quand on ne cherche que le plaisir seul ; il faut, mon fils, manger et boire pour vivre et non pour flatter la sensualité ; on ne doit se proposer, dans cette action, que de satisfaire le besoin, afin d'être en état de remplir ses devoirs, suivant cette recommandation de l'Apôtre : *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu.*

Le nombre des chrétiens coupables de ce

vice est toujours plus grand qu'on ne pense, et la plupart se croient innocents quoiqu'ils vivent entièrement selon leurs appétits déréglés, qui sont tout charnels. Dans ce nombre, sont ceux qui occupent habituellement leur esprit de ce qu'ils veulent manger et boire dans leur repas; ceux qui cherchent des mets exquis et délicats, ou prennent des choses qu'ils savent être nuisibles à la santé, parce qu'elles flattent le goût, ou enfin mangent avec excès des viandes communes. Quel désordre, mon cher ami, de faire servir à détruire la santé, ce qui était destiné à l'entretenir!

Il en est de même de ceux qui aiment à se trouver souvent aux festins, et à demeurer longtemps à table pour y prolonger les repas, comme s'ils ne voulaient employer toute leur vie qu'à boire et à manger. Quelle honte pour un homme raisonnable de se laisser dominer par la sensualité, au lieu d'en réprimer les mouvements!

On reconnaît encore la gourmandise, au mépris des lois de l'Eglise. Quand on est livré à ce vice, on n'est guères disposé à pratiquer les jeûnes et les abstinences que l'Eglise ordonne. On ne sait ce que c'est que de se mortifier; les lois qui prescrivent certaines priva-

tions paraissent un joug insupportable : on cherche des prétextes pour s'en dispenser, et l'on en vient non-seulement à violer le précepte du jeûne, mais encore à user sans scrupule des viandes défendues.

Tous ces pécheurs ne pensent qu'à contenter leur appétit sensuel; *ils ne servent*, dit l'Apôtre, *ni Dieu*, *ni Jésus-Christ*, *mais ils sont les esclaves de leur ventre.* CHRISTO DOMINO *non* SERVIUNT, *sed* SUO VENTRI. (Rom., 16.)

§ III. *Remède contre ce vice.*

Pour vous préserver de ce vice honteux, mon cher ami, pratiquez dans tous vos repas la sobriété chrétienne, cette vertu qui nous règle dans le boire et dans le manger selon la nécessité, cette vertu qui rend le corps plus robuste et qui prolonge la vie. Veillez beaucoup sur vous-même, mon cher ami, pour ne pas passer les bornes du besoin dans une action qui d'elle-même tend à contenter la nature. Un chrétien regarde la nourriture comme un remède; il n'écoute ni l'avidité, ni la sensualité; il évite la délicatesse, et la recherche de ce qui flatte les sens; en un mot, il pense à

imiter Jésus-Christ, qui a bien voulu s'assujétir à cette action humiliante pour nous y servir de modèle. Il a toujours présent à l'esprit cet avis salutaire qu'il nous a donné : « Veillez « avec attention sur vous-même, de peur que « vos cœurs ne s'appesantissent par l'excès « des viandes et du vin, et que le jour du Sei« gneur ne vienne vous surprendre tout-à« coup. »

Le moyen le plus propre à nous rappeler les règles de la sobriété, à nous donner la force de les suivre, c'est de faire avec dévotion la prière qui se dit avant et après le repas : n'y manquez jamais, mon cher Théophile; par là vous attirerez la bénédiction de Dieu sur vous, et vous obtiendrez la grace de ne point l'offenser.

Exemples.

SAGE RÉFLEXION DU JEUNE CYRUS.

Astiage, roi des Mèdes, voulant régaler sa fille Mandane et son petit-fils Cyrus encore jeune, fit servir une table somptueuse, où tout fut prodigué, soit pour la quantité, soit pour la qualité et la délicatesse des mets. Cyrus, à ce fastueux appareil, lui dit dit : « Que ce repas, *mon cher papa*, vous a « donné d'embarras et de peines, s'il vous a fallu

« mettre la main à tous les plats et goûter vous-
« même tant de ragoûts différents ! — Quoi ! *lui ré-*
« *pondit Astiage*, ce souper ne vous semble-t-il pas
« meilleur que celui des Perses ? — Non, point du
« tout, mon papa, reprit Cyrus ; car nous prenons
« un chemin bien plus court et bien plus simple
« pour apaiser la faim : un peu de viande et de
« pain nous y conduit ; au lieu que vous, pour
« atteindre au même but, vous vous égarez dans
« des détours et des circuits, sans parvenir, après
« tant de peines, où nous arrivons bien plus
« promptement et plus sûrement que vous. »

(*Xénophon*, *Cyrus*, lib. I.)

TERRIBLES EFFETS DE L'INTEMPÉRANCE.

En fait de crimes, de désordres et d'excès, peut-être n'est-il rien de si horrible et de si tragique que ce qui arriva à un jeune homme en Afrique, du temps de saint Augustin. Ce jeune homme se nommait Cyrille ; il était extrêmement adonné à la boisson, et passait une partie de sa vie dans les cabarets, avec des compagnons débauchés comme lui.

Un jour qu'il était livré à tous les excès de l'intempérance et de sa passion, il retourna chez lui, et commença ses attentats par poignarder une de ses sœurs. Aux cris qu'elle fit entendre, le père alarmé accourut, et ce fils, plus furieux encore, trempa ses mains dans le sang de celui qui lui avait donné la vie, et l'égorgea ; il poignarda en-

core une de ses autres sœurs, qui voulut prendre la défense de son père et l'arracher des mains de ce monstre indigne, ou plutôt de ce monstre exécrable.

Que de crimes, que d'horreur dans un seul homme et dans un seul jour! saint Augustin fut bientôt informé de cet évènement funeste, et quoiqu'il eût déjà prêché deux fois ce jour-là, il assembla sur-le-champ une troisième fois le peuple, et monta en chaire, les larmes aux yeux et les soupirs dans le cœur, pour faire part à ses auditeurs des horreurs que venait de commettre ce fils indigne de jamais avoir vu la lumière.

Au récit de ce qui venait d'arriver, toute l'assemblée poussa des cris et des gémissements lamentables; on ne pouvait comprendre qu'un homme eût pu se porter à tant et à de tels attentats. On craignit que la vengeance et les foudres du ciel ne tombassent sur une ville qui avait produit un tel monstre. Saint Augustin profita de l'occasion pour montrer à quels excès peut conduire une passion malheureuse. Ses larmes et ses sanglots en dirent plus que ses paroles et ses discours.

(*Rapporté par saint Augustin.*)

Chapitre VII.

SEPTIÈME PASSION DU CŒUR.

L'ivrognerie.

L'intempérance la plus funeste et la plus scandaleuse, c'est sans contredit l'ivrognerie, laquelle consiste à boire jusqu'à perdre la raison, cette noble faculté de l'ame que l'homme a reçue du Créateur pour être le roi de l'univers, et le maître de toutes les créatures. O cher Théophile, fuyez ce vice si indigne de l'homme et surtout du chrétien.

§ I. *Caractères odieux de ce vice.*

La passion du vin est une des plus funestes aux jeunes gens. « Le vin et les femmes, dit l'Esprit-Saint, font tomber les sages mêmes et jettent dans l'opprobre les hommes sensés. N'excitez pas à boire, dit-il encore, ceux qui aiment le vin, car le vin en a perdu plusieurs. Le vin, bu avec excès, produit la colère et l'emportement et attire de grandes ruines; il

est l'amertume de l'ame. » Si le vin est le père de la joie, il l'est aussi de la fureur. S'il fait naître quelquefois des pensées vives, brillantes, ingénieuses, il produit aussi les idées les plus ridicules, les plus folles et les plus extravagantes. Par ses vapeurs, le vin éteint le noble flambeau de la raison que la nature nous a donné pour nous éclairer et nous conduire, ou il l'obscurcit de si épais nuages qu'il ne jette plus qu'une sombre clarté. Privés de cette lumière, les yeux s'égarent, les pas chancellent, les idées se confondent, le jugement se trouble, les passions s'enflamment et portent aux excès les plus honteux.

§ II. *Caractères odieux de l'ivrognerie.*

Un ivrogne est indigne de la société des créatures raisonnables. Il faudrait, dit saint Basile, le reléguer parmi les animaux et le bannir de la compagnie des humains. Les magistrats de la ville de Sparte, dont les habitants étaient les plus sobres de l'univers, ayant exposé en public un esclave plein de vin, pour inspirer l'horreur de ce vice à la jeunesse, et les Spartiates voyant cet homme dans l'ivresse, s'écrièrent saisis d'étonnement : « Eh ! d'où a-t-

on fait venir un tel monstre, qui a la figure d'un homme et qui a moins de sentiment qu'une bête? »

Un ivrogne est un homme sans pudeur et sans vertu. Non, dit saint Jérôme, je ne croirai jamais qu'un ivrogne soit un homme chaste. Il est sans retenue dans ses discours et dans ses chansons, dissolu dans ses manières, lubrique dans ses regards, sans respect pour les règles de la modestie dans ses rapports avec les personnes d'un sexe différent.

Un intempérant est un homme sans conduite dans ses affaires. Il est sans économie dans sa famille, sans attention sur ses enfants, sans égard, sans charité pour sa femme, pour laquelle il a souvent moins de compassion que pour une bête. Il ne pense, il n'agit, il ne travaille que pour boire, et il sacrifie à sa gourmandise ce qu'il doit à ses créanciers et à sa famille malheureuse. Que de désordres!

Il n'est point de vice plus abominable que l'ivrognerie. L'homme qui s'y livre est sans foi, sans religion, sans pitié. Il est sans respect pour Dieu, pour sa divine parole et pour ses pasteurs. L'Apôtre a eu raison de dire que les ivrognes sont les ennemis de Jésus-Christ, et que leur fin sera malheureuse et funeste.

L'état de leur conscience est si déplorable, que saint Paul ne parle qu'en pleurant de « ces intempérants qui font un dieu de leur ventre. »

Le vin, dit le Sage, a été créé dès le commencement pour réjouir l'homme, et non pour l'enivrer. Pris avec modération, il est la joie du cœur et la santé du corps. Mais l'effet de l'intempérance est de ruiner la fortune et la santé. Soyez donc sobre et modéré, mon cher Théophile ; évitez la débauche, vos plus chers intérêts vous y engagent. L'Esprit-Saint nous avertit que celui qui aime les festins sera dans l'indigence, et que celui qui aime le vin ne s'enrichira pas. Ne vous trouvez donc pas avec les grands buveurs, ni avec les gens de bonne chère ; car ceux qui passent le temps à boire et à se régaler, deviendront pauvres, et celui qui aime à dormir ne sera vêtu que de haillons.

§ III. *Difficultés de s'en corriger.*

Mais ce qui doit vous faire craindre encore plus de vous abandonner à ce vice, c'est qu'il n'est presque plus possible de s'en corriger quand on a eu le malheur d'en contracter l'ha-

bitude. Cette inclination se change en nature; il ne faut pas moins d'un miracle de la grace et d'un courage héroïque pour sortir de cette mauvaise habitude. Plus on avance en âge et plus l'on est faible pour y résister, et plus on se plonge dans les excès du vin. Si vous donnez des avis à un ivrogne pour l'engager à se corriger, il ne veut pas reconnaître son vice, ou il s'étourdit jusqu'à dire qu'il ne fait tort à personne. O aveuglement!

Pour se convertir, il faudrait qu'il se privât entièrement du vin ou au moins qu'il se bornât à une très petite quantité; qu'il évitât les cabarets et la compagnie des débauchés; qu'il approchât souvent des sacrements, et qu'il suivît les conseils d'un sage pasteur. Il peut faire tout cela avec la grace de Dieu; mais il ne voudra pas se résoudre à ce régime de vie, et il persévérera dans son ivrognerie. On peut dire qu'un ivrogne a déjà un pied dans l'enfer.

Menacez cet intempérant d'une mort funeste, des jugements de Dieu, des feux de l'enfer, de la perte du ciel, rien ne le touche sur l'état de son ame, et toutes ces menaces ne font pas plus d'impression sur lui que sur un rocher. Il vit comme s'il n'avait point d'ame; son corps est son maître et son Dieu. Ah! pau-

vre ame, serais-tu plus déshonorée si tu étais dans le corps d'un vil animal?...

Aussi rien de plus terrible que les malheurs dont Dieu menace les ivrognes dans l'Ecriture : « Malheur à vous qui êtes fort et puissant à boire, malheur à vous qui vous appliquez à vider les pots et les verres! Malheur à vous qui vous levez le matin pour faire la débauche et pour y passer le jour! Pleurez, poussez des cris sur les malheurs qui vous attendent, vous qui faites vos délices du vin! » Va, infâme ivrogne, ce vin que tu bois est comme une couleuvre que tu avales, qui donne la mort à ton ame! Tu n'en crois rien, mais tu apprendras dans les feux éternels qu'il y a un autre Dieu que celui de ton ventre.

§ IV. *Exhortations aux jeunes gens.*

Jeunes gens, il vous est facile de ne pas prendre l'habitude de l'ivrognerie; veillez donc sur vous et ne vous accoutumez point à de petits excès de vin. Insensiblement vous en prendriez l'habitude, et vous deviendriez ivrognes et scandaleux sans savoir que vous êtes tels. Fuyez donc avec soin la compagnie de ces héros bachiques qui vous portent à faire des excès.

Pour boire à leur santé vous êtes obligés d'altérer la vôtre, et il faut vous enivrer pour leur prouver que vous les aimez. Quelle folie! N'ambitionnez pas d'acheter leur amitié à ce prix, et pour quelque chose que ce soit, ne vous enivrez jamais.

Si dans les lieux, si dans les maisons où la vraie politesse n'est pas connue, on veut vous forcer à boire au-delà des règles de la tempérance, soyez inébranlables dans votre résolution. Echappez aux sollicitations, usez de ruse, laissez boire les autres. Si c'est chez vous, ne ménagez pas votre vin; mais ménagez-vous vous-mêmes et vos convives. Soyez à table gais et de bonne humeur; mais soyez prudents, et cessez de boire dès que vous vous apercevrez que votre tête commence à s'embarrasser, afin de prévenir ainsi le nuage qui menace d'obscurcir votre raison.

Exemples.

L'IVROGNE CONVERTI.

Dans un village situé près de Nimes, il y avait un paysan nommé Jean, qui, dès sa jeunesse, s'était tellement adonné à l'ivrognerie, qu'il était presque continuellement ivre, et qu'il passait gé-

néralement pour le plus grand ivrogne qu'il y eût dans le pays. Le curé de la paroisse, qui avait fait venir des missionnaires pour instruire ses ouailles, crut devoir leur faire connaître ce pécheur scandaleux, afin qu'il ne pût pas les tromper.

Cette sage précaution du pasteur parut d'abord inutile, car, non-seulement le paysan ne se présenta à aucun des missionnaires, mais encore, pendant les trois premières semaines, il n'assista à aucun des exercices de la mission. Ce ne fut que deux jours avant qu'elle finît, qu'il s'avisa d'aller entendre un sermon sur l'Enfant prodigue, qui fut prêché par M. Castel, l'un des missionnaires qui avait le plus de talents et de zèle.

Ce discours écrit avec une noble simplicité, mais prononcé avec beaucoup de force et d'onction, fit la plus vive impression sur le nouvel auditeur. Il reconnut son portrait dans la peinture que l'on fit de l'Enfant prodigue; il vit, dans la bonté de son père, une image touchante de celle de Dieu, et animé tout à la fois par le repentir et par la confiance, il dit, à l'exemple du jeune prodigue de l'Evangile : « Je sortirai enfin de la malheureuse « habitude où je croupis depuis si longtemps, et « j'irai me jeter aux pieds de ce Dieu de miséri- « corde qu'on vient de me représenter comme le « plus tendre des pères. »

Sa résolution ne fut pas moins efficace qu'elle fut prompte; dès le lendemain, il alla trouver le même M. Castel dont il avait entendu le sermon,

et les yeux mouillés de larmes : « Vous voyez ici, « lui dit-il en l'abordant, le plus grand pécheur « qu'il y ait sur la terre. Vous dites hier que la « miséricorde de Dieu est encore plus grande que « tous nos péchés, et c'est pour en attirer sur moi « les salutaires effets que je viens vous prier de « vouloir bien entendre ma confession. Ah! ne me « refusez pas, mon père, je vous en conjure : vous « me feriez tomber dans le désespoir; je ne puis « plus soutenir le poids de mes remords, et je ne « serai tranquille que lorsque vous m'aurez ré- « concilié avec le Dieu miséricordieux que j'ai tant « offensé. »

Le missionnaire fut d'autant plus surpris et touché de ce discours, qu'il reconnut que celui qui le lui adressait était le fameux ivrogne dont on lui avait parlé. Il s'attendrit avec lui, il le serra affectueusement dans ses bras, il lui montra les mêmes sentiments que le père de l'Enfant prodigue avait témoignés à son fils; mais il lui représenta en même temps avec douceur qu'il s'était présenté trop tard; qu'il était presque à la veille de son départ, et qu'il craignait bien de n'avoir pas le temps de lui accorder le bienfait qu'il désirait avec tant d'ardeur.

« Ah! si cela est, répondit le paysan on sanglotant, c'en est fait de moi, je suis perdu; mais peut-être quand vous me connaîtrez mieux, vous aurez pitié de moi. Faites-moi donc la grâce de

m'entendre, ô mon père! et que j'aie au moins la consolation de me confesser. »

M. Castel se rendit à ses désirs, et le paysan fit la confession la plus détaillée et la plus exacte; mais il l'accompagna de tant de marques sensibles d'un vif repentir; il résista avec tant d'opiniâtreté au conseil qu'on lui donnait de ne pas renoncer entièrement au vin à cause de sa santé, mais d'en user plus rarement et plus sobrement; il protesta si souvent et si fermement que jamais rien ne pourrait le réconcilier avec ce cruel ennemi qui avait donné la mort à son ame, et qu'il le haïrait toujours autant qu'il l'avait aimé, que le confesseur crut devoir passer, en cette occasion, par-dessus les règles ordinaires, et accorder tout de suite l'absolution à un pénitent qui se montrait mieux disposé dès le premier abord que ne l'étaient bien d'autres après de longues épreuves.

Il la lui accorda en effet, en lui recommandant, avec tout le zèle dont il était capable, de persévérer dans les bons sentiments que Dieu lui avait inspirés. Le paysan le promit, et l'on va voir qu'il fut fidèle à remplir sa promesse. Cinq ou six mois après la mission, une des sœurs de Jean fit un voyage à Nîmes, et ayant rencontré M. Castel, celui-ci fut curieux de savoir des nouvelles de son pénitent: « Vous venez sans doute, lui dit-il, de « votre village, et vous pouvez m'apprendre ce qui « s'y passe. Comment se porte le brave Jean? — « Ah! mon bon M. Castel, lui répondit cette

« femme, nous vous avons une bien grande obligation, vous en avez fait un saint. Depuis que vous « avez quitté notre pays, non-seulement ses an-« ciens amis n'ont pu l'entraîner au cabaret, mais « il ne nous a pas été possible à nous-mêmes de « de lui faire avaler une goutte de vin. *Il a été mon « plus grand ennemi*, dit-il quand on lui en parle; « *je lui ai juré une haine éternelle, je lui tiendrai « ma parole, ne m'en parlez plus.* »

Le zélé missionnaire ne put entendre ces paroles sans verser des larmes de joie; et toutes les fois qu'il racontait ce trait, il avait coutume de dire qu'après une telle conversion, on ne devait désespérer de celle d'aucun pécheur.

(*Exp. du Cat. de Dijon.*)

RÉFLEXIONS DE QUELQUES PHILOSOPHES.

Aristippe répondit à un homme qui se glorifiait de beaucoup boire sans s'enivrer : *Un mulet en fait autant.* Démosthènes fit à peu près la même réponse aux députés qui avaient été envoyés vers Philippe, et qui, de retour à Athènes, louaient ce prince du talent qu'il avait de bien boire : *C'est une vertu*, leur dit-il, *qui lui est commune avec l'éponge.*

Anacharsis s'étonnait que les Grecs, au commencement d'un repas, se servissent de petits verres, et

de plus grands lorsqu'ils avaient bien bu, jugeant qu'il y avait de l'extravagance à boire, quand on avait une fois éteint sa soif, puisqu'on ne buvait que pour cela. Comme on demandait au même philosophe un moyen de se garantir contre l'amour du vin. *C'est*, répliqua-t-il, *de se rappeler les actions et les paroles indécentes des gens ivres.* Aussi les Lacédémoniens, pour inspirer aux enfants l'horreur de cet infâme défaut, faisaient paraître devant eux des esclaves qu'on avait forcés de s'enivrer tout exprès.

L'ivresse, dit Sénèque, fait souvent payer une heure passée dans le plus extravagant de tous les plaisirs, par un repentir et un ennui de plusieurs jours.

SOBRIÉTÉ DU JEUNE CYRUS.

Astiage, surpris de ce que Cyrus, tout jeune qu'il était, en imitant avec beaucoup de dextérité l'adresse de son échanson Sacas à lui présenter la coupe, n'en eût point goûté, suivant la cérémonie ordinaire, lui en demanda la raison : « J'appréhen-« dais, reprit Cyrus, que le vin ne fût mêlé de « poison ; car il n'y a pas longtemps que dans un « repas que vous donniez aux grands seigneurs et « aux principaux de votre cour, pour célébrer vo-« tre naissance, je m'aperçus que Sacas vous versa « du poison. La tête tournait à tous les convives ; « vous faisiez tout ce qu'on nous défend à nous

autres enfants de faire; vous criiez tous à la fois
« à tort et à travers, sans vous entendre ni les uns
« ni les autres ; vous chantiez d'une manière ridi-
« cule et vous juriez que rien n'était plus beau.
« Enfin, quand vous vouliez vous lever pour dan-
« ser, vous ne pouviez pas même vous soutenir ;
« vous paraissiez avoir entièrement oublié, vous
« que vous étiez roi, et eux qu'ils étaient vos su-
« jets. Comment! répartit Astiage, n'arrive-t-il
« pas la même chose à votre père quand il boit?
« Jamais, répliqua Cyrus; quand il a bu, il cesse
« d'avoir soif, et voilà tout ce qui lui arrive. »

Chapitre VIII.

HUITIÈME PASSION DU CŒUR.

La colère.

Ce n'est point précisément la nature de la colère qu'il faut combattre, mais bien plutôt l'excès et l'emportement de cette passion. Car, comme ennemie de notre salut, la colère naturelle n'est en soi qu'une passion innocente, lorsqu'elle est bien dirigée; elle ne devient criminelle que lorsqu'on se laisse emporter à l'impétuosité de ses mouvements, pour des choses

qui n'arrivent pas selon notre volonté. Il faut donc, mon cher Théophile, distinguer deux sortes de colère : l'une bonne et utile, l'autre mauvaise et funeste.

§ I. *Colère bonne et utile.*

La sainte colère est celle qui a sa source dans l'amour de la justice et qui est excitée en nous par le zèle et la charité ; alors elle ne doit avoir que le péché pour objet, et pour principe les intérêts de Dieu et du prochain. C'est elle qui nous porte à reprendre avec force ceux que notre douceur n'a pu gagner. Telle est la colère d'un père ou d'un maître à la vue des désordres qu'il est obligé d'empêcher. Notre-Seigneur lui-même a été ému de cette colère, lorsqu'il chassa du temple les profanateurs qui en violaient la sainteté.

Alors, mon cher ami, c'est un zèle de la justice, et non une passion déréglée ; zèle conduit et modéré par la droite raison et par les lumières de la foi, qui hait l'erreur et le vice, mais qui aime les personnes et ne cherche que leur salut, lors même qu'il les châtie et qu'il les traite avec sévérité. Le grand-prêtre Héli est puni de Dieu, de ne s'être pas fâché contre

ses enfants. C'est ce qui fait dire au Prophète : *Mettez-vous en colère, et ne péchez pas.* Oui, mettez-vous en colère contre vous-même lorsque vous avez péché, contre tous ceux qui vous entourent quand ils s'obstinent à offenser Dieu ; mais que votre colère soit toujours dirigée par la charité et réglée par la prudence.

§ II. *Principe de la mauvaise colère.*

La colère qui est un péché capital est bien différente de la sainte colère. C'est un mouvement impétueux de notre ame qui nous porte à repousser avec violence tout ce qui nous déplaît. Elle vient d'un mauvais principe ; c'est l'effet d'une passion qui règne dans le cœur, et qui rencontre quelque obstacle.

En effet, si l'on n'était pas l'esclave de quelque chose qu'on aime trop, on ne serait pas exposé à ces mouvements, qui troublent la raison et qui mènent souvent plus loin qu'on ne voudrait ; ils sont donc toujours l'effet de l'attache extrême que nous avons pour quelque objet, soit au dedans, soit au dehors de nous, et lorsqu'on nous trouble dans la recherche ou dans la possession de cet objet, le feu de la colère s'allume et éclate à l'instant. 7

Au dedans de soi, l'homme s'aime lui-même, son propre sentiment, sa volonté, son honneur, sa réputation, sa science, ses propres vertus, son corps; sitôt qu'on donne atteinte à quelqu'une de ces choses, il s'excite en lui une révolte pour repousser l'injure qu'il prétend avoir reçue. Au dehors, si on veut lui ôter une charge, une prérogative, un plaisir, un bien temporel, un objet de curiosité, ou si on le trouble dans la poursuite de quelqu'une de ces choses, la colère vient à son secours et s'arme pour sa défense. Ainsi, l'orgueilleux s'emporte contre ce qui blesse sa vanité et son ambition; l'avare s'irrite quand quelque chose dérange ses projets de fortune; un voluptueux s'indigne lorsqu'on traverse ses plaisirs. Or, vous devez le sentir, mon cher ami, cette colère n'est ni selon Dieu, ni selon la droite raison.

§ III. *Effets de la colère.*

Cette colère, qui n'est ni selon Dieu, ni selon la droite raison, porte le trouble dans l'ame, et le désordre qu'elle y cause se peint sur le visage et dans tout l'extérieur de l'homme qui s'y livre. Ses yeux s'enflamment, sa voix est entrecoupée; tout son corps tremble, et il

ne se connaît plus, il ne respecte rien ; et qui peut énumérer les tristes effets de cette terrible passion? O mon fils! écoutez et soyez effrayé à la vue de tous les crimes produits par la colère.

Cet homme dans sa fureur n'est plus soumis à Dieu, et de là les horribles blasphèmes qu'il vomit contre la majesté divine, et les murmures impies contre sa providence paternelle. Il n'est plus sociable ; il ne parle que de battre, de tuer et d'assommer ses semblables. Le venin coule de sa bouche à grands flots ; les injures les plus grossières, les médisances les plus atroces, les calomnies les plus noires, tout est employé pour déchirer ceux qui sont l'objet de sa haine. Il en vient ensuite aux dernières violences ; les cruautés les plus révoltantes suffisent à peine pour satisfaire sa vengeance, pour assouvir sa rage.

Dans cet état, l'homme n'est plus entière ment libre, car la violence de sa colère lui ôte la liberté de faire ce qu'il voudrait ; et ainsi, il ne porte plus en lui l'image de Dieu, comme les autres chrétiens, mais il ressemble à une furie infernale qu'il est horrible de voir et d'entendre. C'est un monstre effroyable, qui a le cœur tout trempé dans le poison et l'ai-

greur de sa haine, dont la volonté est pleine d'une cruelle vengeance, dont la bile écume sur les lèvres, dont la fureur pétille dans les yeux, dont la rage éclate dans les paroles menaçantes, et dont *les pieds* et les mains, comme dit le Prophète, *sont prêts à répandre le sang* : VELOCES PEDES EORUM AD EFFUNDENDUM SANGUINEM. (Ps. 23.)

O mon cher ami, que peut-on s'imaginer de plus horrible qu'un homme ainsi transporté de colère ? Voilà néanmoins les funestes effets de cette passion quand elle est indomptée. Voulez-vous donc vous en préserver, accoutumez-vous de bonne heure à la maîtriser, et dès que vous en sentirez les premières atteintes, étouffez-la dans le silence. Ne parlez pas tant que votre cœur sera ému, tout ce que vous diriez alors ne servirait qu'à l'allumer davantage.

§ IV. *Pratique de la patience et de la douceur*

Exercez-vous à la patience et à la douceur chrétienne. Cette vertu vous fera supporter, en vue de Dieu, les contradictions qui vous arrivent ; elle réprimera toutes les vivacités et les saillies que la colère peut exciter. Alors

vous ne donnerez aucun signe d'impatience ou d'aigreur ; vous ne laisserez échapper aucune parole de mépris ou de plainte : vous aurez toujours un air modeste et honnête, et si vous avez à vivre avec des esprits difficiles, vous tâcherez de les gagner à force de complaisance.

Pour vous engager à la pratique de cette vertu, mon cher ami, rappelez-vous l'exemple de Jésus-Christ qui a tant souffert pour l'amour de nous, et faites tous vos efforts pour vous approcher de ce divin modèle autant qu'il est permis à votre fragilité. C'est lui-même qui vous exhorte à imiter sa douceur et son humilité par ces tendres paroles qu'il vous adresse : *Apprenez de moi à être doux et humble de cœur.* Si vous avez la douceur du cœur, vous aurez la douceur des paroles, la douceur des regards, la douceur des actions. Et comme l'homme colère excite des querelles, celui qui est vraiment doux apaise celles qui étaient déjà excitées. Par ce moyen, mon cher ami, nous deviendrons les maîtres et les vainqueurs de la colère d'autrui et de la nôtre, et ce sera pour nous un glorieux triomphe d'avoir remporté ainsi une double victoire sur ce dangereux ennemi.

Exemples.

PRÉCAUTION CONTRE LA COLÈRE.

Athénagore, fameux philosophe, originaire de Tharse, prit la liberté de donner à l'empereur Auguste un remède assez plaisant pour guérir son emportement ; le voici : il lui conseilla, dès qu'il se sentirait échauffé, de réciter les vingt-quatre lettres de l'alphabet grec, afin qu'en appliquant son esprit à d'autres objets, la vivacité de sa colère pût s'amortir dans cet intervalle de temps. Il voulut lui faire entendre que la réflexion est un moyen sûr pour réprimer les premiers mouvements de cette passion impétueuse, contre lesquels on ne peut être trop en garde.

INJUSTICE DE LA COLÈRE.

François d'Estampes, marquis de Mauni, entra dans le cabinet de Louis XIII, qui donnait audience au cardinal de Richelieu, et répondit aux questions du roi en bégayant.

Le roi, qui bégayait aussi, crut que Mauni le contrefaisait ; le prenant par le bras, il voulait le faire tuer par ses gardes. Heureusement le cardinal apaisa le roi, et lui dit : « Votre Majesté ne sait donc pas que Mauni est né bègue ? de grâce, par-

donnez-lui un défaut dont il n'est pas même responsable à Dieu. »

Louis XIII, honteux de sa promptitude, embrassa Mauni, et l'aima toujours depuis. Si le cardinal ne se fût point trouvé présent, l'infortuné marquis, qui ne pouvait se servir de sa langue pour s'excuser, allait être victime d'une offense imaginaire, et d'un emportement aveugle et déraisonnable.

LA PATIENCE VICTORIEUSE DES INJURES.

Durant la persécution du cruel empereur Galérius, vivait dans la solitude un nommé Apollonius, que son mérite et sa charité avaient fait élever au diaconat. Dévoré du feu d'un saint zèle, on le voyait aller de cellule en cellule, et de monastère en monastère, exciter les frères au martyre, et leur inspirer la fermeté et le courage dont il était animé. Ayant été pris lui-même et mis en prison, les païens venaient l'insulter et blasphémer en sa présence contre Dieu. De ce nombre était un certain joueur de flûte, nommé Philémon. Cet homme, qui s'était rendu agréable au peuple par ses chansons et ses bouffonneries, voulant mériter encore davantage ses bonnes grâces, affectait de dire au saint diacre toutes sortes d'injures, en lui disant qu'il était un fourbe, un imposteur, un infâme. Le saint ne répondit d'abord que par sa pa-

tience, qui était plus éloquente que tous les discours. Comme Philémon continuait à vomir des injures, Apollonius, avec une douceur et une patience admirables, lui dit : Je prie Dieu, mon fils, qu'il vous pardonne vos emportements et toutes les injures que vous me dites. Philémon fut touché de la modération de ce saint solitaire, et ressentit en ce moment dans son cœur une impression qui avait quelque chose de surnaturel et de divin ; en sorte que ne pouvant plus résister à ce sentiment intérieur, il s'écria tout-à-coup qu'il était chrétien. Cette déclaration fit du bruit, et fut bientôt portée aux oreilles du juge. Philémon approchant du tribunal, lui dit hardiment, en présence d'une foule de peuple : Vous agissez en mauvais juge, lorsque vous punissez des innocents, des amis de Dieu, de saints religieux ; les chrétiens sont irrépréhensibles dans leur doctrine comme dans leurs mœurs. Le juge, qui connaissait Philémon pour un homme dont tout le mérite était de faire rire et de plaisanter sur toutes choses, crut d'abord qu'il méditait quelque scène bouffonne de sa façon ; mais, reconnaissant enfin qu'il parlait sérieusement : Vous avez perdu l'esprit, lui dit-il, et vous êtes hors de votre bon sens. Ce n'est pas moi, répondit Philémon, qui ai perdu l'esprit ; craignez pour vous-même. Oui, une injuste fureur vous possède et vous fait répandre le sang innocent ; pour moi, je vous déclare que je suis chrétien, et que les chrétiens neméri-

tent que des éloges. Le juge voulut d'abord le faire revenir par des caresses et des flatteries, et voyant que tout cela était inutile, il eut recours à la violence, mais avec aussi peu de succès.

Cependant on apprend que le changement de Philémon n'est arrivé que depuis qu'Appollonius lui a parlé. On le saisit donc, on le met sur le chevalet : il est traité de séducteur, et puni comme tel. Ah! plût à Dieu, s'écria le saint homme au milieu des tourments, que vous, ô juge! et vous tous qui m'écoutez, voulussiez vous laisser ainsi séduire! Que cette prétendue séduction serait heureuse pour vous! Le juge, l'entendant parler de la sorte, le condamna à être brûlé avec Philémon. Ils entrent dans le feu avec un visage riant, et l'on entendit Appollonius qui, du milieu des flammes, priait en ces termes : Seigneur, n'abandonnez pas à la fureur des tyrans les ames de ceux qui croient en vous, mais faites voir que vous êtes véritablement leur sauveur. A peine avait-il fini cette prière, qu'à la vue du juge et de tout le peuple, une nuée descendit sur le bûcher, et en éteignit entièrement le feu. Ce prodige causa un étonnement dans les esprits; en sorte que le juge et le peuple s'écrièrent tous d'une voix unanime : Le Dieu des chrétiens est grand, il est immortel ; il est le seul et le vrai Dieu.

Le préfet d'Alexandrie, ayant eu connaissance de tout, envoie des commissaires sur les lieux pour informer contre le juge et contre le peuple, qui

s'étaient convertis à la vue du miracle, et pour les amener chargés de chaînes à Alexandrie. Mais ceux qui avaient ordre de les arrêter se trouvèrent eux-mêmes convertis par les discours d'Appollonius, se livrèrent au préfet avec ceux que l'on conduisait, et confessèrent hautement qu'ils étaient chrétiens. Le préfet, épouvanté de tant de conversions, et irrité de la résistance que lui faisaient ces nouveaux fidèles, les fit tous précipiter dans la mer. Ce fut moins la mort que le baptême qu'ils reçurent dans les flots. Leurs corps, par un nouveau trait de la Providence, furent poussés sur le rivage et honorablement ensevelis par les fidèles.

(*Tiré des Actes des Martyrs, sous l'empereur Galérius.*)

LE SUPPORT DE LA MAUVAISE HUMEUR DES AUTRES.

Cassien rapporte d'une dame d'Alexandrie qu'elle avait tant d'amour pour les souffrances, que, non contente de supporter de bon cœur celles qu'il plaisait à Dieu de lui envoyer, elle recherchait encore avec ardeur tout ce qui pouvait lui donner occasion de souffrir et d'exercer sa patience. Comme alors l'Eglise d'Alexandrie nourrissait plusieurs pauvres veuves, elle alla prier saint Athanase de lui en donner une pour la nourrir chez elle, et pour soulager l'Eglise d'autant. Le saint,

ayant extrêmement loué son dessein, commanda qu'on lui en choisit une qui fût d'un esprit doux et d'une grande piété; elle la mena chez elle, elle l'y garda quelque temps, la servant et la traitant avec toute sorte d'attentions et de soins. Mais, parce que cette pauvre femme ne cessait de la louer et de la remercier à tout moment de ses bontés, elle alla trouver le saint évêque, et se plaignit à lui de ce que, lui ayant demandé une femme qui lui donnât lieu de s'exercer et de mériter en la servant, il n'en avait rien fait. Saint Athanase ne comprit pas d'abord ce qu'elle voulait dire, et s'imagina qu'on avait manqué à ses ordres; mais s'étant bien informé, et sachant qu'on avait choisi une femme pleine de piété, il comprit ce que la dame voulait dire par ses plaintes, et lui répondit qu'il y mettrait ordre. Il commanda donc qu'on en choisit une d'un esprit aigre, d'une humeur difficile et incompatible (et celle-là, dit Cassien, fut plus aisée à trouver que l'autre). En effet, on choisit une femme sèche, chagrine, colère, acariâtre, querelleuse; il la fit mettre entre les mains de cette pieuse dame, qui la conduisit aussitôt chez elle, et s'attacha à la servir avec encore plus d'humilité et de soin que l'autre; mais elle n'en recevait que de l'ingratitude, des plaintes et de mauvais traitements, cette méchante veuve la contrariant continuellement en tout, et portant quelquefois la colère jusqu'à mettre la main sur elle. La sainte femme trouva

donc comme au-delà de ce qu'elle avait demandé ; elle alla remercier saint Athanase de lui avoir donné une femme qui lui avait si bien appris la patience, et qui lui fournissait tous les jours tant d'occasions de mérites. Dans bien des moments elle ressentait tout le poids du fardeau; cependant elle continua toujours ses bons offices, et, après avoir vécu quelque temps dans cet exercice de charité et de mortification, elle mourut saintement dans le Seigneur.

(*Tiré des Conférences de Cassien.*)

Chapitre IX.

NEUVIÈME PASSION DU CŒUR.

La vengeance.

Un des plus funestes effets de la colère, c'est d'allumer dans le cœur une haine implacable qui refuse de pardonner à ses ennemis, et le désir insensé de vouloir à tout prix tirer vengeance des injustices vraies ou prétendues qu'on croit avoir reçues. Cette disposition, mon cher Théophile, est un grand obstacle

au salut, et c'est pour vous le faire surmonter que nous allons ici vous proposer les motifs qui doivent vous porter à pardonner les injures.

§ I. *Premier motif de pardonner.*

Le pardon des injures est un des plus sublimes préceptes de la morale chrétienne, et le devoir d'un vrai disciple de Jésus-Christ, est non-seulement de ne conserver ni ressentiment ni désir de vengeance pour les outrages reçus, mais encore d'opposer le bien au mal et de prier pour ceux qui nous persécutent. Aussi l'apôtre saint Pierre ayant demandé au Sauveur combien de fois il fallait pardonner, il lui fut répondu : *septante-sept fois sept fois*, c'est-à-dire toujours.

En qualité de pécheur, vous avez grand besoin de la miséricorde de Dieu : sans elle toutes les créatures crieraient vengeance contre vous, et s'armeraient pour vous détruire comme l'ennemi du Créateur. Or, le moyen d'obtenir le pardon de tous vos crimes, c'est de pardonner à vos ennemis. Dieu l'a dit, et sa parole est infaillible : *Pardonnez et l'on vous vardonnera*

Au contraire, si vous refusez de pardonner, le ciel est fermé pour vous et un jugement sans miséricorde vous est réservé. N'est-il pas juste que Dieu vous traite comme vous aurez traité vos frères ? En vain feriez-vous des prières, en vain pratiqueriez-vous de bonnes œuvres, en vain vous approcheriez-vous des sacrements, sans le pardon des injures vous n'obtiendrez jamais le pardon de vos fautes ; prenez-y garde.

D'ailleurs, avez-vous bien examiné les raisons qui vous font haïr votre prochain ? Peut-être est-ce parce qu'il vous a averti de vos défauts ou des désordres de votre famille ? Ne serait-ce pas encore parce qu'il vous a empêché d'avoir un parti ou un emploi dont vous étiez indigne ? Si cela est, cette personne n'a fait que son devoir et vous a rendu service ; au lieu de la haïr, vous devez l'estimer et l'aimer.

De quoi êtes-vous offensé ? d'un rien, d'une parole échappée, d'un rapport qui est faux ou exagéré et que vous avez cru, et voilà un effet de votre légèreté et de votre mauvais esprit. Votre ennemi n'est peut-être coupable que dans vos idées, dans votre humeur noire ; votre esprit se remplit d'idées monstrueuses ; il s'effarouche, se défie et s'ombrage de tout,

Prévenu contre une personne, vous vous imaginez qu'elle cherche à vous nuire, quoiqu'elle n'y pense pas. Ah ! expliquez-vous avec cette personne, parlez-lui avec ouverture de cœur, et bientôt toutes les pensées noires qui vous déchirent l'ame, s'évanouiront.

§ II. *Second motif de pardonner.*

Mais quand même votre prochain vous aurait grièvement offensé et traité aussi cruellement qu'on a traité Jésus-Christ, devriez-vous le haïr et chercher à vous venger ? Le divin Sauveur n'a-t-il pas embrassé Judas qui le trahissait ? n'a-t-il pas offert le pardon à ses bourreaux ? Ah ! seriez-vous assez dur pour résister à l'exemple d'un Dieu qui pardonne sa mort ? Vous voulez vous venger ! eh bien, ame chrétienne, regarde Jésus-Christ sur la croix, écoute ses paroles, et frappe si tu l'oses encore !.....

Votre prochain vous a offensé ; mais savez-vous bien qui est votre prochain ? Ah ! c'est un enfant de Dieu, c'est un disciple de Jésus-Christ, c'est un autre Jésus-Christ même. Tout ce que vous ferez à votre frère, Jésus-Christ se le tient fait à lui-même ; c'est donc

Jésus-Christ que vous haïssez, c'est contre Jésus-Christ que vous exercez votre vengeance lorsque vous voulez vous venger de votre ennemi. Pardonnez donc pour l'amour de celui qui est mort pour le salut de tous les hommes.

Votre ennemi vous a fait tort? Eh! lors même qu'il vous aurait enlevé tous vos biens, attenté à votre vie, ôté votre réputation, lors même qu'il vous aurait privé de vos parents, de vos amis, qu'il aurait abusé de votre confiance, vous devriez encore lui pardonner. Plus les injures sont grandes et multipliées, et plus le pardon sera héroïque et méritoire. Celui qui se venge fait une action basse et indigne, parce qu'il se rend esclave de sa passion; mais celui qui pardonne fait une action pleine de gloire, parce qu'il triomphe de lui-même.

§ III. *Réponse à une objection.*

Mais, direz-vous, suis-je obligé d'aimer une personne qui me persécute? Oui, sans doute, puisque Jésus-Christ le commande : *Et moi je vous dis : aimez vos ennemis.* Quelle différence y aurait-il entre vous et un païen, si vous n'aimiez que vos bienfaiteurs et vos amis?

A la vérité, vous n'êtes pas obligé d'aimer

un ennemi d'un amour de confiance, comme vous aimez vos meilleurs amis, mais vous devez au moins l'aimer d'un amour de patience, souffrir ses défauts et les excuser, ne pas diffamer votre ennemi et ne lui souhaiter aucun mal. Il faut même que vous l'aimiez d'un amour de bienveillance, lui désirer du bien, prier pour lui, le voir, le saluer et lui rendre service dans l'occasion,

Sachez, mon fils, qu'en pardonnant une injure, vous n'éprouverez pas seulement la satisfaction qui naît de l'observation d'un devoir, mais que vous goûterez encore un calme intérieur que produit une victoire remportée sur soi-même. La tendance à pardonner seule, la bonté du cœur et la générosité des sentiments qui l'animent, c'est le plus beau triomphe du héros chrétien.

§ IV. *Troisième motif de pardonner.*

Il est encore un motif qui doit écarter de vous toute pensée de vengeance : je veux parler de son inutilité. Attaquez en effet dans la fortune, dans les affections et dans la vie même, celui qui s'est permis contre vous une calomnie; quel que soit le succès de vos efforts,

le préjudice que la calomnie a pu vous occasionner n'en subsistera pas moins, et pour vous, il ne vous restera que le remords d'un crime inutile.

Rappelez-vous-le bien, la plus belle vengeance que vous puissiez tirer de vos ennemis, c'est de vous mieux conduire que par le passé et de continuer à leur faire du bien ; c'est d'opposer toujours la douceur à la haine, la droiture à la perfidie, et la patience à l'acharnement.

Néanmoins, si dans quelques circonstances vous êtes obligé de demander satisfaction d'un tort considérable ou d'une injure atroce, faites-le, non pas avec un désir de haine et de vengeance, mais par un esprit de justice et sans jamais blesser la charité.

Exemples.

M. L'ABBÉ AURAIN, CURÉ DE FÉGRÉAC.

Pendant le plus fort de la Terreur, l'esprit des habitants de Fégréac s'était conservé si pur et si bon, que le curé, l'abbé Aurain, n'avait point été obligé de fuir : il était resté parmi ses paroissiens ; il leur parlait de Dieu, leur enseignait la vertu, comme il avait fait au temps de paix et de bon-

neu. Quand il allait célébrer la messe, des enfants qui menaient avec eux des troupeaux, étaient postés par leurs parents sur les hauteurs de la route. Chacun d'eux avait une de ces cornes que l'on entend sonner à midi et le soir dans les campagnes, pour rappeler les laboureurs à la ferme; ils s'en servaient pour avertir que des soldats paraissaient sur le chemin. A ce signal convenu, on fermait les portes de l'église, les paysans reprenaient leur ouvrage, et les étrangers armés traversaient le hameau sans se douter que Jésus-Christ y était encore adoré.

Un jour, c'était une de ces grandes fêtes célébrées avec solennité; les habitants de Fégréac et de pieux chrétiens des environs remplissaient l'église. L'abbé Aurain était à l'autel; il venait de prononcer sur l'hostie les paroles sacrées. Dieu était descendu de la gloire du ciel dans le temple rustique. La foule recueillie adorait en silence; le signal d'alarme retentit tout-à-coup... Les femmes s'effraient, s'agitent, les hommes se lèvent. Le prêtre seul ne montre aucun effroi : « Le saint sacrifice est commencé, il faut qu'il s'achève, dit-il; Dieu est avec nous, prions, mes frères. » Alors, se penchant sur l'autel, il s'humilia, se frappa la poitrine, et consomma l'hostie sainte.

Le bruit augmentait au dehors, les paysans sortaient de l'église; un enfant s'y précipite en criant : *Sauvez-vous, monsieur le curé! les bleus sont entrés dans le village, ils me suivent de près!* Le prêtre

venait de déposer sa chasuble, son étole et son aube. Deux dragons de la république paraissent à la grande porte de l'église; le curé les voit, et, descendant rapidement les degrés de l'autel, se sauve par la sacristie; dans le cimetière, il rencontre deux autres soldats qui veulent le saisir, il les évite: il franchit le mur du cimetière, et gagne la campagne.

Les républicains le poursuivent. Agile et vigoureux, il saute pardessus les échaliers et les clôtures des champs. A quelque distance derrière lui, ses ennemis franchissent aussi les obstacles... Il est arrivé sur le bord d'une petite rivière, il n'hésite point, il s'y précipite et la traverse à la nage. Parvenu au bord opposé, il se retourne; il voit les deux soldats toujours acharnés à le poursuivre; un d'eux se jette à la nage.....

L'abbé Aurain reprend sa course, et gravit le coteau; il gagne de vitesse; déjà il est hors de la vue et de l'atteinte de ceux qui avaient juré sa mort... Il était sauvé. Il entend des cris, des cris de détresse, il revient sur ses pas : du haut du coteau, il voit un des dragons qui se débattait dans les eaux, qui ne pouvait plus lutter contre elles, qui allait être englouti... Le prêtre qui avait enseigné, qui avait prêché le pardon, et recommandé aux hommes de rendre le bien pour le mal, ne fut pas sourd à la voix d'un ennemi qui appelait au secours. Avec cette même vitesse qu'il avait mise à se sauver lui-même, il redescend le

nane de la colline pour arracher le républicain à la mort. Parvenu au bord de la rivière, il s'y jette de nouveau, il plonge et replonge encore pour ressaisir le malheureux qui se noie; enfin il reparaît sur l'eau, il ramène au rivage le corps glacé du dragon; il le réchauffe; il lui rend la vie!...

Le soldat de la république a repris l'usage de ses sens; il s'écrie, en s'adressant au curé de Fégréac : « Eh quoi! c'est vous qui m'avez sauvé, vous que je poursuivais, vous dont j'avais juré la mort!

— Me voici, lui répondit le prêtre, je suis votre prisonnier; je n'ai plus de force pour vous échapper, me voici : me ferez-vous mourir?

— Que je meure plutôt, répartit le dragon français; je ne porterai point la main sur vous. On nous trompe donc, on nous répète sans cesse que les prêtres sont nos plus cruels ennemis, qu'ils veulent du sang et ne respirent que vengeance?

—Mon ami, vous voyez si nous ne respirons que vengeance, lui répliqua l'abbé Aurain; en vous sauvant, je n'ai fait que mon devoir : tout prêtre, tout chrétien devait faire ce que j'ai fait pour vous. J'ai été heureux, voilà tout; j'en remercie le ciel : remerciez-le aussi, et ne persécutez plus ceux qui croient en lui!

— Allez-vous-en, allez-vous-en vite, voici mes camarades, dit le dragon; nous autres soldats, nous ne savons qu'obéir... sauvez-vous. Je m'en vais à leur rencontre, et je leur dirai que vous

êtes échappé ; eux ne seraient pas aussi humains que moi. Adieu, adieu ; je ne vous oublierai jamais ; ils approchent, sauvez-vous. »

Ils se séparèrent. Le curé, exténué de fatigue, se sauva. Le républicain rejoignit ses compagnons d'armes, et l'égarement de ces hommes de la révolution était si grand, que celui qui venait d'être sauvé n'osa parler de son sauveur, et garda le silence sur le dévouement du héros de la charité chrétienne. La crainte rendit muette la reconnaissance que le soldat sentait au dedans de lui.

(*Lettres vendéennes.*)

CATHELINEAU.

Cathelineau, général des armées vendéennes, avait une si grande piété, qu'il fut surnommé le saint de l'Anjou. Il était déjà à la tête d'un rassemblement considérable, quand on vint lui apprendre que son frère, Joseph Cathelineau, qu'il avait envoyé à Angers, avait été mis à mort par les soldats républicains. En apprenant la perte de son frère chéri, il s'écria : *Tu seras vengé...* On lui amena, quelques moments après, un des soldats républicains qui avaient été pris la veille : *Va-t-en*, lui dit Cathelineau, *va-t-en; une vengeance particulière n'est pas digne d'un soldat chrétien.*

(*Lettres vendéennes.*)

LE SOLDAT DE LA FOI.

Un religieux espagnol, entendant les cris d'un soldat de la foi qui demandait la mort du meurtrier de son père, vint près de lui; il le repoussa. Le prêtre ne se rebuta point, et s'approcha encore. « Alphonse, lui cria-t-il, es-tu chrétien? » Le soldat releva la tête, et répondit : « Oui, mais je veux venger mon père. »

Le religieux lui montrant un crucifix : « Eh bien! foule donc aux pieds cette croix, car celui qui y est étendu est mort pour enseigner à pardonner même à l'assassin de notre père. » Alphonse secoua la tête.

Le saint vieillard tomba alors à genoux, et élevant le crucifix, s'écria : « Pour courir à ton ennemi, tu renverseras le prêtre de Jésus-Christ, tu marcheras sur la croix, sur cette croix que ton père a baisée à son dernier moment. » Alors on vit le soldat prendre le crucifix, le porter à ses lèvres, puis tomber dans les bras du religieux. Sa main laissa échapper son épée.

(*Lettres vendéennes.*)

LE BRAVE CRILLON.

Un soldat protestant, croyant qu'en faisant périr le brave Crillon, il abattrait un des plus

fermes appuis des catholiques, se cacha dans un endroit d'où il pût exécuter son dessein, et lui tira un coup d'arquebuse, qui, heureusement, ne lui fit qu'une légère blessure.

Crillon, furieux, court à l'assassin; dans le temps qu'il était prêt à le percer, le soldat tomba à ses pieds, et lui demanda la vie. « Rends graces à ma religion, lui dit Crillon, et rougis de n'en être pas. Va, je te donne la vie. Si la parole d'un sujet rebelle à son roi et infidèle à sa religion pouvait être reçue, je te demanderais de me promettre de ne jamais combattre que pour le service de ton légitime souverain. » Le soldat, confondu et pénétré, jura une fidélité inviolable à son roi et à la religion catholique, dont il fit profession à l'instant même.

(Anquetil, *Histoire de France.*)

FAUSSE RÉCONCILIATION A LA MORT.

Deux amis, qui avaient été longtemps très intimement unis, se brouillèrent ensemble, devinrent ennemis déclarés, et reconnus pour tels dans toute la ville; leur haine naturelle dura de longues années, sans que ni l'un ni l'autre pensât à se réconcilier. Un des deux tomba dans une maladie dangereuse et mortelle : dans cette situation, on l'avertit de penser sérieusement à son salut et de mettre ordre à sa conscience; il y consentit, et envoya chercher un confesseur, qui, selon le de-

voir de son ministère, dit au malade : Vous comprenez qu'avant toutes choses, il faut absolument vous réconcilier avec votre ennemi : il convient de le prier de venir vous voir; il ne s'y refusera pas, vous lui parlerez en chrétien; ensuite nous travaillerons à vous disposer aux derniers sacrements.

Le malade promit au confesseur de faire tout ce qu'il exigerait, mais, en attendant, il le pria de vouloir bien le confesser, ce qu'il fit. Cependant l'autre se rendit à l'invitation; les deux ennemis parurent se réconcilier, et reprendre leurs anciens sentiments l'un pour l'autre. Alors celui qui avait été appelé se retira. Quand il fut à la porte de la chambre du malade, il dit : *Ah! le lâche, il a peur.* Le malade entendit ces paroles, et élevant la voix, en colère et dans une grande émotion, il s'écria : « Je n'ai point peur; et une marque que je ne crains point, c'est que je te rends toute mon indignation et toute ma haine; va, retire-toi, et que je ne te voie jamais. »

En prononçant ces paroles avec une agitation extraordinaire, il expira, et finit sa malheureuse vie par une mort encore plus malheureuse.

(*Histoires édifiantes.*)

LA VENGEANCE FAISANT D'UN MARTYR UN APOSTAT.

Un des traits les plus marqués de l'animosité et de la haine, c'est celui qui est rapporté au sujet de

Saprice et de Nicéphore. C'étaient deux amis intimes; le premier était prêtre, et le second laïque. Ayant été ainsi intimement unis durant plusieurs années, ils eurent quelque sujet de brouillerie ensemble, et cette inimitié dura longtemps, ayant dégénéré en une rupture entière. Cependant, touché de Dieu, Nicéphore rentra en lui-même, et désirant se réconcilier, il s'adressa aux amis de Saprice pour lui parler et le prévenir, mais inutilement. Nicéphore va lui parler lui-même, se jette à ses genoux, le conjure de lui pardonner s'il a eu le malheur de lui déplaire; mais cet homme, implacable et sourd à ses prières, persiste dans son ressentiment. Sur ces entrefaites s'élève la persécution de Valérien : Saprice est arrêté comme chrétien; il est présenté au tribunal du juge; on le met à une question violente, il la souffre avec un courage héroïque; condamné à avoir la tête tranchée, on le conduit au lieu du supplice. Nicéphore, en étant averti, court avec empressement; il se prosterne de nouveau à ses pieds, le conjure instamment de lui pardonner : mais Saprice ne daigne pas lui répondre. Pénétré de la plus vive douleur, Nicéphore court par une autre rue, et se présente encore fondant en larmes devant Saprice, le priant, au nom de Jésus-Christ, de lui pardonner et de lui rendre son amitié. Il le suit ainsi jusqu'au lieu du supplice, en sollicitant son pardon, sans jamais pouvoir fléchir ce cœur ulcéré. Enfin Saprice monte sur l'échafaud où il devait être im-

molé ; le bourreau lui dit de se mettre à genoux et de présenter sa tête pour recevoir le coup : mais en ce moment l'horreur de la mort saisit ce malheureux ; il demande grace, promet de sacrifier aux faux dieux et de se conformer aux ordres des empereurs.

Alors, par un effet admirable de la grace de Dieu, Nicéphore, témoin et affligé d'une telle apostasie, se déclare hautement chrétien ; on le rapporte au juge, qui sur-le-champ le condamne à avoir la tête tranchée ; la sentence est exécutée à l'instant, et Nicéphore reçoit la couronne du martyre dont Saprice s'était rendu si indigne.

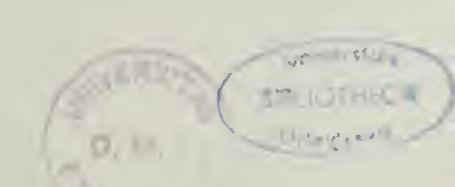
(*Tiré des Actes des Mart.*, *vers l'an* 300.)

Chapitre X.

EFFETS FUNESTES DE LA VENGEANCE.

Les duels.

Le duel est un des grands écueils des jeunes gens ; il est donc important, mon cher Théophile, de vous proposer les motifs puissants qui doivent vous en inspirer une horreur souveraine. Cette coutume meurtrière de se tuer les uns les autres a une origine digne de son aveugle fureur.



§ I. *Origine des duels.*

Le duel doit sa naissance aux nations féroces du Nord. C'est dans les sombres forêts, dans les montagnes inaccessibles de l'ancienne Germanie, au milieu d'un peuple farouche, qu'il faut placer son origine. Une indépendance excessive, triste apanage de la grossièreté d'un gouvernement à peine ébauché, qui, au défaut des lois, autorisait les particuliers à se faire justice par la voie des armes; un faux point d'honneur, qui fait regarder l'usage de la force comme le moyen le plus noble de se faire rendre raison et de soutenir ses prérogatives, telles sont les vraies causes qui firent naître le duel parmi les anciens Germains. Ces sauvages s'étant précipités comme un torrent en Italie, en Espagne et dans les Gaules, leur fureur naturelle les y suivit et ils y apportèrent le déplorable usage des duels.

Cette fureur de se battre rabaisse l'homme au-dessous de la brute. C'est l'expression naturelle mais trop violente de la colère qui emporte toujours trop loin les personnes qui n'ont pas une idée distincte de la justice. Car vouloir se venger par sa propre main d'une of-

fense vraie ou fausse, c'est se constituer juge dans sa propre cause ; or, la raison ne dit-elle pas qu'il est de la sagesse et du bon ordre que chaque citoyen, même offensé, ne jouisse pas du droit de se faire justice?

D'ailleurs que deviendrait la société si les particuliers pouvaient ainsi faire usage de leur force et de leur adresse? Ah ! bientôt elle ne subsisterait plus. Il n'y aurait que trouble et confusion. Hélas ! que de maisons désolées, que de familles éteintes, que de haines suscitées par les duels ! Les duellistes sont des brutaux dont il faut éviter la rencontre avec autant de soin que celle des bêtes les plus féroces. Ah ! comment pourriez-vous regarder sans horreur l'action d'un citoyen qui poursuit la vengeance d'une injure, et la poursuit par un mal qui répand la désolation et l'effroi?...

Chez les Grecs et les Romains, ces vainqueurs de tant de peuples et si bon juges en fait de véritable gloire, on ne voit pas un seul exemple de duel pendant une longue série de sièc'es ; or, je vous le demande, mon fils, pourquoi cette coutume de s'entr'égorger quelquefois pour une seule parole indiscrète, et de venger dans le sang de son meilleur ami une prétendue injure, était-elle inconnue à ces

fameux conquérants? Salluste nous l'apprend. C'est qu'ils réservaient leur haine et leur ressentiment pour les ennemis de la patrie, et qu'ils ne savaient disputer que de vertu et de gloire avec leurs concitoyens : il est donc prouvé que le duel est un crime odieux devant les hommes comme il est abominable devant Dieu.

§ II. *Caractères du duel.*

Le duel porte un caractère de malice qui lui est propre : c'est de causer tout à la fois la perte de la vie et celle du salut éternel ; circonstances qui ne se rencontrent dans aucun autre crime, car il n'a cela de commun qu'avec le suicide. Il n'est point d'espérance de salut pour celui qui est résolu de se battre en duel, puisqu'il est forcé de tuer au risque d'être tué lui-même. Quelquefois l'un et l'autre arrive, il tue et il est tué ; il se damne en se faisant tuer, et il damne en même temps celui qu'il tue. Quel horrible désordre ! aussi toutes les créatures prononcent l'arrêt de condamnation contre les duellistes. Il est écrit comme en autant de caractères qu'il y a de rayons de soleil, de gouttes de pluie, de grains de blé, et d'au-

tres biens naturels dont le Seigneur donne l'usage aux êtres vivants.

Qui pourra, mon fils, avoir des termes assez énergiques pour exprimer l'emportement, la fureur et le désespoir d'un jeune chrétien qui ose se battre en duel? Eh! comment a-t-il le courage de s'exposer à être précipité tout vivant dans les abîmes de l'enfer! quel délire de perdre son ame par l'engagement d'un faux honneur, ou en suivant le torrent d'une coutume diabolique qui a fait des milliers de réprouvés!

Sensible au sort malheureux de ses enfants, l'Eglise a lancé excommunication contre tous ceux qui se battent en duel. Elle déclare qu'on traitera comme homicides d'eux-mêmes ceux qui y seront tués, défend de faire aucunes prières publiques pour le repos de leur ame, et ne veut point qu'on accorde la sépulture ecclésiastique à leurs corps. Cette tendre mère veut par ces terribles châtiments détourner les fidèles d'une action aussi funeste que barbare. Ecoutez donc, mon fils, la voix de la raison, le langage de la foi, et ne vous battez jamais en duel.

§ III. *Réponse à deux objections.*

Mais si je refuse le duel, je serai déshonoré. Non, il n'en sera pas ainsi. Car s'exposer à la mort par devoir, dans un combat, pour son prince et sa patrie, est une action pleine de générosité et de gloire; mais braver la mort dans un duel, s'exposer à perdre une vie qui ne nous appartient pas, que nous devons à Dieu, à la société, à la patrie, c'est manquer à ses devoirs, c'est une folie, c'est un crime, et il n'y à que des hommes qui ont étouffé tout sentiment d'humanité et de religion qui puissent attacher de l'honneur à une action si basse et si indigne.

Quelle bassesse en effet, mon cher ami! pour une parole échappée, pour un geste mal interprété, ôter la vie à un homme, perdre une ame plus précieuse que tous les empires de la terre, s'exposer soi-même à perdre son honneur, sa famille, sa vie et son ame!

Mais si je refuse le combat, je perdrai mes emplois. Eh bien! perdez tout s'il le faut, mais ne vous perdez pas vous-même. Sacrifiez un faux point d'honneur, et ne sacrifiez pas l'ame de votre frère; son sang crierait bien plus fort

que le sang d'Abel contre Caïn. Pourriez-vous bien supporter cette pensée, que par l'orgueil ou par vengeance, vous avez perdu pour l'éternité une ame rachetée par le sang de Jésus-Christ?

Ne rougissez pas de reconnaître que vous avez tort de faire une honnête satisfaction à celui que vous pourriez avoir offensé, et de réparer votre faute par une excuse, par une parole obligeante, par une politesse. Loin de vous mépriser, on vous estimera, vous aurez du moins l'approbation de tous les honnêtes gens; c'est la seule dont vous deviez faire cas. Après tout et quoi qu'il arrive, il vaut mieux aller au ciel avec les mépris du monde que descendre dans l'enfer avec ses éloges.

Si l'on vous attaque, si l'on en veut à votre vie, défendez-vous avec modération, il vous est permis; mais il vous est défendu d'accepter un rendez-vous pour le duel, ni de le demander, ni d'y concourir. Les motifs les plus puissants doivent vous faire tout sacrifier plutôt que de vous battre en duel; car de quoi vous servirait-il de gagner l'univers si vous avez le malheur de vous damner pour l'éternité?

Exemples.

SÉVÉRITÉ DE GUSTAVE CONTRE LES DUELS.

Gustave-Adolphe, ce fameux conquérant du Nord, qui a rendu son nom si célèbre dans le dix-septième siècle, apprenant que la fureur du duel commençait à faire de cruels ravages dans son armée, le défendit sous peine de mort. Il arriva, peu de temps après, que deux de ses principaux officiers ayant pris querelle ensemble, vinrent supplier le roi de leur accorder la permission de se battre.

Gustave fut d'abord indigné de la proposition. Il y consentit néanmoins, mais il ajouta qu'il voulait être témoin du combat. Il assigna le lieu et l'heure. Il s'y rendit avec un petit corps d'infanterie, qu'il plaça autour des deux champions. « Allons, ferme, messieurs, leur dit-il; battez-vous maintenant jusqu'à ce que l'un de vous deux tombe mort. » Et appelant tout de suite le bourreau de l'armée, il lui dit : « A l'instant qu'il y en aura un de tué, coupe devant moi la tête à l'autre. »

A ces mots, les deux généraux restèrent quelque temps immobiles; mais reconnaissant bientôt la faute qu'ils avaient faite, ils se jetèrent aux pieds du roi, lui demandèrent pardon et se jurè-

rent l'un à l'autre une sincère amitié. Depuis ce moment, on n'entendit plus parler du duel dans les armées suédoises.

GÉNÉROSITÉ D'UN JEUNE GENTILHOMME.

Un jeune gentilhomme, M. de **, fit un de ces traits de religion et de courage qui devraient être rapportés dans toutes les histoires. On lui avait proposé un duel, mais ce jeune chrétien avait refusé constamment, parce que la loi de Dieu lui défendait d'accepter. Son agresseur, chez qui la passion étouffait tout autre sentiment et faisait taire la raison, résolut de l'y engager malgré lui.

Un jour, il se trouve dans une rue écartée où devait passer le gentilhomme, et tirant de sa poche deux pistolets, il lui en présenta un. Celui-ci contraint de défendre sa vie, prend l'arme qu'on lui donne, et propose à son adversaire de tirer le premier. Il accepte ; mais, dans l'agitation étrange où il était, il manque son coup. *Rechargez si vous voulez, et tirez encore*, lui dit le gentilhomme, avec un sang-froid qui aurait dû désarmer son ennemi, s'il n'eût été aveuglé par la passion. Il ne se le fit pas dire deux fois, et tira une seconde fois, qui ne fit aucun mal au brave jeune gentilhomme.

« Maintenant ce serait à mon tour, reprit le « gentilhomme généreux, mais je frémirais d'at- « tenter à la vie d'un de mes concitoyens. Oubliez « ce qui peut vous avoir indisposé contre moi,

« j'oublie volontiers la violence de votre procédé ;
« embrassons-nous, et qu'il me soit permis de
« croire que vous me comptez au nombre de vos
« amis. »

Ces paroles de charité ouvrirent enfin les yeux à son fougueux ennemi, et touchèrent son cœur. L'agresseur se jeta à ses pieds en versant des larmes, et lui jura une amitié dont il ne s'est jamais départi. Quelle action héroïque! était-ce par lâcheté qu'il refusait le duel? Ah! tout ce qu'on raconte de plus grand dans les guerriers qu'on appelle des héros, peut-il entrer en parallèle avec ce beau trait de valeur et de tendresse?...

LE PARDON DES INJURES.

Jean Gualbert était noble et homme de guerre ; un de ses plus proches parents ayant été tué, le meurtrier évitait avec grand soin tous ceux de cette famille ; cependant un jour Gualbert, accompagné de ses écuyers, rencontra ce meurtrier dans un chemin si étroit, qu'il était impossible de se détourner l'un de l'autre. Le coupable, se voyant en cet état, désespéra de sa vie ; se croyant perdu, il se jeta par terre sur le visage, ses mains étendues en croix, et attendait la mort. Gualbert en fut touché, et par respect pour la croix de Jésus-Christ qu'il représentait par sa posture, il lui pardonna, lui dit de se retirer, et que désormais

pouvait aller librement sans rien craindre. Gualbert, dans le moment, va dans une église de St-Miniat, près de Florence, et s'étant prosterné pour prier, il vit le crucifix s'incliner vers lui, comme en témoignage d'approbation de l'action héroïque qu'il venait de faire. On garda cette croix, et on la montre encore à Florence.

Jean Gualbert, touché de ce miracle, commença à penser sérieusement à quitter le monde et à se donner tout à Dieu. Etant arrivé aux portes de Florence, il y envoie ses gens préparer le logis et retourne sur ses pas à l'église de St-Miniat. Il y avait un monastère; il demande l'abbé, le prie de l'aider dans son dessein, et lui raconte le miracle de la croix qui venait d'arriver. L'abbé lui conseilla de quitter le monde; mais, pour l'éprouver, il lui représenta les rigueurs de la vie monastique, et combien il était difficile de les soutenir dans la fleur de sa jeunesse. Gualbert n'en fut point ébranlé.

Cependant un de ses gens, voyant qu'il ne venait point à Florence, retourna à la maison, et dit au père de Gualbert ce qui s'était passé : celui-ci, fort alarmé, cherche partout son fils, et après bien des recherches, il apprend qu'il était à Saint-Miniat, et qu'il voulait y prendre l'habit monastique. Ce père s'y transporte, demande son fils crie et menace, si on ne le lui rend. Jean ne voulait point paraître devant son père, sachant bien qu'il ne venait que pour le tirer du monastère.

Dans cette extrémité, Gualbert se dit à lui-même : De qui puis-je recevoir plus dignement le saint habit, que de l'autel où l'on offre le sang de Jésus-Christ. Alors, trouvant par hasard l'habit d'un des moines, il le porta promptement à l'église, le mit sur l'autel avec respect, et, après s'être coupé les cheveux, il s'en revêtit avec joie. Tous les moines admirèrent sa foi. L'abbé étant entré, et le voyant assis avec les autres, il fit aussi entrer son père. D'abord qu'il vit son fils en cet état, il déchira ses habits, se frappa la poitrine, et paraissait hors de lui; enfin, l'abbé, les moines et son fils même, lui parlèrent si efficacement, qu'il revint à lui; il donna sa bénédiction à son fils, et s'en retourna adorant les desseins de Dieu.

C'est ce même Jean Gualbert qui fonda, dans la suite, le célèbre monastère de Valombreuse.

(*Hist. ecclés.*, an 1063.)

Chapitre XI.

DIXIÈME PASSION DU CŒUR.

La paresse.

Après le poison ardent de la colère, vient le poison froid de la paresse, dont la nature est un dégoût volontaire de Dieu et de toutes les bonnes œuvres qui regardent son service. C'est là un venin subtil que le démon fait glisser dans l'ame pour éteindre en elle le feu vivifiant de l'amour de Dieu. Cette dernière passion, mon cher Théophile, n'est pas moins pernicieuse que les autres. Il faut donc aussi la combattre avec le même courage et la même constance.

§ I. *Nature de la paresse.*

On s'imagine dans le monde que la paresse n'est qu'une cessation ou une fuite du travail corporel, et l'on se trompe sans aucun doute; ce dégoût volontaire des occupations temporelles est une faute, mais la plus criminelle est

celle de ces hommes avides qui travaillent avec ardeur pour acquérir les biens de la terre et qui ne font rien pour Dieu, pour leur salut éternel. C'est à eux qu'on peut adresser ce reproche de l'Evangile : *Pourquoi restez-vous tout le jour sans rien faire ?*

Ainsi, la paresse la plus vicieuse et la plus coupable n'est pas celle de ces paresseux qui n'agissent qu'avec lenteur ; car ils sont les plus excusables, s'ils s'efforcent de vaincre leur engourdissement : mais la paresse la plus inexcusable et la plus criminelle est celle de ces paresseux spirituels qui ne s'appliquent ni à connaître ni à servir Dieu, et qui ne daignent pas se donner la peine de l'apprendre, par le dégoût mortel qu'ils ont des choses saintes.

Sont encore coupables de ce vice, ces paresseux fainéants qui passent toute leur vie en jeux, en plaisirs, en divertissements, ou qui ne font d'actions vertueuses que par des considérations humaines ; ces paresseux négligents qui ne font les œuvres de Dieu, les devoirs de religion et de leur état que le moins et le plus mal qu'ils peuvent, comme si le monde était leur Dieu et que Dieu fût leur ennemi, ne le servant que par contrainte et avec aversion.

Il est bien juste, mon cher ami, que tous

ces pécheurs infidèles et ingrats soient traités comme ils ont servi, et qu'ils trouvent dans leur paresse la perte de leur temps et de leurs mérites, la perte de leur honneur et de leur vie, la perte de leur ame et de leur salut éternel. *Jetez*, dit le Sauveur, *jetez ce serviteur paresseux et inutile, dans les ténèbres extérieures*. Voilà le sort qui leur est réservé dans l'éternité et auquel vous devez vous attendre vous-même si vous vous laissez dominer par le vice de la paresse.

§ II. *Suites funestes de la paresse.*

Il n'y a point de péchés, point de désordres auxquels la paresse ne conduise ; ce qui a fait dire à l'Esprit-Saint qu'elle est la *mère de tous les vices*... C'est que la paresse est une froideur mortelle qui glace le cœur des chrétiens et lui ôte l'activité de la vertu ; c'est un assoupissement spirituel qui l'empêche de résister à ses inclinations vicieuses et de faire de bonnes œuvres ; c'est une lâche crainte d'avoir de la peine à servir Dieu, et une infidélité impie qui ne veut pas qu'on rende à la majesté divine ni l'amour ni le service qui lui sont dus. C'est elle qui est la cause qu'il n'y a rien dont on se lasse plus tôt que de rien faire.

Ainsi, cette détestable paresse avec ses dangereuses stupidités est comme la sirène des pécheurs, qui les endort dans les plus grands dangers et les fait tomber dans l'abîme de tous les vices. Elle est d'une humeur croupissante, qui, comme les eaux dormantes, n'engendre que des ordures et de vils reptiles.

Les vices qui naissent plus directement de la paresse sont d'abord l'oisiveté et la perte du temps; un paresseux passe les jours, les mois, les années, ou à ne rien faire, ou dans des amusements frivoles; il ne remplit, ni ses devoirs de religion, ni les devoirs de son état. Ainsi, un jeune homme ne profite point de l'éducation qu'on lui donne; il ne fait rien de ce qu'on lui prescrit, ou le fait mal, sans attention, sans application; de là, son esprit n'est point cultivé, sa mémoire n'est point exercée; il sort de la maison d'éducation presque aussi ignorant qu'il y était entré. Qu'arrive-t-il? on lui donne un emploi, souvent très important et qui exige des lumières et des connaissances étendues, mais il est incapable d'en remplir les fonctions; il s'en acquitte mal, son ignorance perce, son incapacité est reconnue, il tombe dans un souverain mépris. Que de regrets alors, mon cher Théophile,

d'avoir perdu le temps de la jeunesse ! mais regrets inutiles ! il est trop tard ; cette perte est irréparable.

Le second vice qui naît de la paresse est la pusillanimité. Le paresseux n'a pas la force d'entreprendre les choses les plus faciles, il est arrêté par le moindre obstacle ; tout lui paraît impossible, parce qu'il ne peut faire aucun effort. *Malheur*, dit l'Ecriture, *à ceux qui manquent de cœur*. La paresse produit encore l'inconstance ; s'il arrive que le paresseux conçoive quelques désirs de se corriger, ces desirs sont faibles et ils ne durent pas longtemps; il se lasse bientôt et il retombe dans sa première indolence. « Les désirs tuent le pares-« seux, dit l'Esprit-Saint ; il veut et il ne « veut pas, il veut aujourd'hui une chose et « demain une autre ; aujourd'hui il veut le « bien et demain il change d'avis. »

De là, cette tiédeur qui l'accompagne partout, c'est-à-dire une dissipation d'esprit et une langueur de cœur qui ne lui laissent aucun goût pour ses devoirs ; de là enfin, cette insensibilité qui le rend sourd aux remontrances et aux exhortations de ceux qui veulent le réveiller de son assoupissement. Rien ne le touche, rien ne le remue, ni les reproches

qu'on lui fait, ni les bons exemples qu'il a sous les yeux. O Dieu ! que de péchés dans une ame lâche et indolente !...

Il est donc vrai de dire, mon cher ami, que la paresse est comme la moisson du démon. Car le paresseux, comme l'arbre stérile, sera *coupé et jeté au feu* pour n'avoir pas produit de bons fruits, et brûlé éternellement pour en avoir produit de mauvais. D'où il faut conclure que les paresseux sont de tous les hommes les plus lâches et les plus inutiles, les plus blâmables et les plus incommodes, les plus méprisables et les plus méprisés, les plus indignes du ciel, et les plus dignes des châtiments éternels de l'enfer. Et cependant la terre entière est couverte de ces sortes de pécheurs, dont la plupart vivent, si je puis m'exprimer ainsi, comme s'ils n'avaient qu'un *corps de beurre*, qu'ils craignent de fondre à la chaleur du travail, et des *bras de verre*, qu'ils ont peur de casser dès le premier effort.

§ III. *Exhortation au paresseux.*

Fuyez, mon cher Théophile, fuyez un vice si dangereux. Ecoutez les paroles que Dieu vous adresse lui-même dans le livre des *Pro-*

verbes : « Allez à la fourmi, ô paresseux ! con-
« sidérez sa conduite, et apprenez d'elle à être
« sage : car quoiqu'elle n'ait ni chef qui la
« conduise, ni maître qui l'instruise, elle a
« soin de faire sa provision pendant l'été, et
« d'amasser, pendant la moisson, de quoi se
« nourrir. Jusques à quand dormirez-vous ?
« quand vous réveillerez-vous de votre som-
« meil ? Si vous ne sortez de votre assoupis-
« sement, l'indigence viendra fondre sur vous
« et elle vous accablera. »

Retenez bien cette leçon, mon fils, et ne l'oubliez jamais ; demandez à Dieu la vertu contraire à la paresse, c'est-à-dire une sain ; activité qui vous fasse aimer vos devoirs, et qui vous rende prompt à les remplir, en vue de lui plaire et pour votre salut. Que les difficultés du travail ne vous rebutent point ; ayez bon courage et Dieu rendra doux et facile ce qui vous paraît pénible et dur. C'est lui qui impose l'obligation de travailler ; il nous aide à pratiquer ce qu'il nous commande. Croyez-moi, l'ennui qui accompagne toujours l'oisiveté est mille fois plus insupportable que le travail le plus fatigant. D'ailleurs *si le travail vous fait peur*, comme dit saint Augustin, *que la récompense vous anime.* Tâchez donc de mé-

riter d'entendre à l'heure de votre mort de la bouche de notre Dieu, ces consolantes paroles : *Courage, serviteur bon et fidèle : parce que vous avez été fidèle en de petites choses, je vous établirai sur des choses infiniment grandes ; entrez dans la joie du Seigneur votre Dieu.*

Exemples.

LA NATURE VAINCUE PAR LE TRAVAIL.

Démosthènes avait trouvé dans ses dispositions naturelles des obstacles qui semblaient devoir le rendre incapable de parler jamais en public. Il avait un défaut de langue qui l'empêchait de prononcer plusieurs mots de suite ; sa voix était désagréable et sa poitrine extrêmement faible ; mais sachant que le travail vient à bout de tout, loin de se laisser rebuter par les difficultés que la nature lui opposait, il ne songea qu'à redoubler ses efforts pour les surmonter.

Tantôt, pour corriger son bégaiement, il se mettait de petit cailloux dans la bouche, et récitait ainsi plusieurs vers à haute voix. Tantôt, pour fortifier sa poitrine, il déclamait en grimpant rapidement sur des lieux escarpés. On dit même qu'il resta trois mois entiers dans un sou-

terrain, ne s'y occupant qu'à régler ses tons et ses gestes qu'il faisait devant un miroir, pour en mieux remarquer les défauts. Tous ses efforts ne furent pas inutiles; car, à force de lutter contre les obstacles que lui opposait la nature, il en triompha avec tant de succès, qu'il devint le plus grand orateur de la Grèce.

LE JEUNE HOMME LABORIEUX.

Un fameux philosophe grec, nommé Cléanthe, n'avait qu'un génie borné; mais persuadé que le travail contribue encore plus que l'esprit à nous rendre savants, il gagnait sa vie à tirer de l'eau pendant la nuit, afin de pouvoir vaquer à l'étude pendant le jour; et par ce moyen il fit de si grands progrès dans les sciences, qu'il surpassa tous ses condisciples, et devint la lumière de son siècle.

Ce ne sont pas toujours les esprits les plus brillants qui réussissent le mieux; ce sont souvent ceux qui s'appliquent le plus au travail. Aussi cette application a toujours été le partage de ceux qui ont ambitionné le titre de savant.

BEAUX EXEMPLES D'AMOUR POUR LE TRAVAIL.

Pline *l'ancien* était si attentif à mettre son temps à profit, que lorsqu'il sortait, il se faisait toujours porter dans une litière, afin d'y pouvoir lire sans

être détourné par les passants. Lorsqu'il fréquentait le barreau, il n'y allait jamais sans porter un livre, parce qu'il voulait employer à la lecture les moments d'intervalle qu'il y avait entre son arrivée et le commencement de l'audience.

Pline *le jeune*, son neveu, avait hérité de son ardeur pour l'étude. Il nous apprend lui-même, dans une de ses lettres, que lorsqu'il allait à la chasse il portait toujours ses tablettes, afin qu'au défaut de gibier, il pût en rapporter quelque nouvelle pensée.

Diogène avait déjà donné l'exemple de cette application au travail, et le trait que je vais rapporter fait bien voir que le désir de s'instruire était sa passion dominante. Etant allé un jour chez Antisthène, son maître, pour écouter ses leçons, celui-ci commença par le rebuter, en disant qu'il n'avait rien à lui apprendre. Ce refus ne découragea point Diogène; il ne servit, au contraire, qu'à lui faire redoubler ses prières et ses instances; mais Antisthène, qui voulait s'en débarrasser, ou qui peut-être ne cherchait qu'à éprouver sa constance, lui parla encore avec plus de dureté, le menaça même de le frapper. *Eh bien!* s'écria alors Diogène, *frappez-moi tant que vous voudrez, pourvu que vous me permettiez de vous écouter.*

Un jeune Grec, nommé Euclide, avait tant d'ardeur pour l'étude, que malgré la défense qu'on avait faite aux habitants de Mégare, où il demeurait, de fréquenter les Athéniens, il allait

néanmoins à Athènes, tous les soirs, à la faveur de la nuit, pour avoir l'avantage d'entendre les leçons de Socrate, et en revenait tous les matins, prenant pour cela un habit de femme avec un manteau de différentes couleurs, et se couvrant le visage d'un voile, afin qu'on ne pût pas le reconnaître.

APPLICATION DU JEUNE DUC DE BOURGOGNE.

Dans le temps que le jeune duc de Bourgogne était dangereusement malade, il semblait ne désirer que ses livres. Un jour qu'il se sentait un peu mieux, il pria instamment son gouverneur de vouloir bien les lui rendre; et comme celui-ci demanda la raison de l'empressement qu'il montrait pour l'étude : *C'est*, répondit-il, *que je crains d'oublier ce que je sais, et qu'il y a mille choses que je désire d'apprendre*. Après cela, il ne faut pas être surpris que, quoiqu'il n'eût encore atteint que sa neuvième année, il eût déjà l'esprit orné de tant de connaissances.

SAGE MAXIME D'UN SOLITAIRE.

Il est rapporté, dans la *Vie des Pères du Désert*, que le chef d'une maison solitaire, après avoir occupé le matin ses inférieurs à faire des corbeilles d'osier, les obligeait, le soir, à les défaire;

en sorte que c'était toujours à recommencer. Parmi la troupe des solitaires, il s'en trouva un qui, se lassant de ce travail dont il ne voyait pas l'utilité, alla trouver l'abbé, et lui représenta naïvement qu'il était fort surpris qu'on lui fît faire un pareil usage du temps, et que c'était ne rien faire que de travailler pour détruire un moment après ce qu'on avait fait. *Vous vous trompez*, *mon frère*, lui répondit l'abbé; *soyez persuadé que vous ne perdez pas le temps*, *et souvenez-vous que c'est beaucoup faire que d'éviter l'oisiveté.*

Ce solitaire pensait comme tous les sages, qui ont toujours regardé la paresse et l'oisiveté comme le vice le plus pernicieux. L'on prétend même que parmi les lois que Dracon avait données aux Athéniens, il y en avait une qui condamnait à mort quiconque serait convaincu de s'être adonné à ce vice.

Cette loi paraîtra sans doute trop sévère, mais elle fera du moins sentir qu'aux yeux de ce législateur, un homme paresseux était aussi condamnable qu'un homme coupable des plus grands crimes.

(*L'abbé Victor de Sainte-Marie.*)

Chapitre XII.

EFFETS FUNESTES DE LA PARESSE.

Le suicide.

Nous plaçons le suicide à la suite de la paresse, parce que, quoi qu'en puissent dire ses apologistes, nous le regardons comme un acte de lâcheté d'esprit et de cœur, et que d'ailleurs il est presque toujours occasionné par la misère, triste et inséparable compagne du septième péché capital. Méditez sérieusement, mon cher Théophile, nos réflexions sur cette plaie de la société et de la religion, afin d'en concevoir une vive horreur.

§ I. *Fréquence du suicide.*

Les semences d'incrédulité semées dans les esprits depuis près d'un siècle, mon bien cher ami, commencent à porter leurs fruits. Le suicide se multiplie avec une progression effrayante et devient maintenant l'histoire de

tous les jours. Triste et noire maladie d'une époque malheureuse qui n'a ni foi ni loi, et d'une société impie d'où les croyances religieuses, ces grandes consolatrices des affligés, se sont retirées. Le sombre génie du suicide a mis sa main sur nous et exerce ses ravages d'une manière terrible. Du temps de nos pères, quand on avait au cœur un de ces chagrins profonds qui ne laissent place à aucune autre pensée, quand on sentait remuer dans son ame une mer d'amertumes, on allait chercher dans les cloîtres un asile pour sa douleur. Loin de tous les regards, on ensevelissait son ame dans la solitude : Dieu parlait au cœur par ses graces et ses consolations; et l'on goûtait alors le bonheur et la paix.

Alors était-on courbé sous le fardeau d'une faute, ou même accablé sous le poids d'un crime, vous trouviez encore dans ces maisons saintes une seconde innocence, et vous redeveniez capable d'estime pour vous-même, c'est-à-dire de vertu : car la loi humaine accable et flétrit celui qu'elle frappe; mais la loi religieuse seule le relève et le purifie. Dans ce temps de foi personne ne songeait au suicide : le désespoir, l'ennui, le remords ne devenaient point leurs propres bourreaux.

Notre siècle d'incrédulité n'a pour les maladies du cœur et pour les chagrins de l'ame que le remède épouvantable renfermé dans ces mots : *Désespoir*, *mort*. En effet, est-on las de vivre, *on se tue*; est-on sous l'empire d'une grande passion ou d'une grande douleur, *on se tue*; est-on honteux d'une faute, au lieu de la pleurer et de la réparer, *on se tue*; et le suicide n'est pas seulement le triste privilége de quelques philosophes fiers de certaines pensées bien vides, ni de quelques hauts conspirateurs trompés dans leurs projets de puissance; mais il est dans les entrailles de la société et jouit d'une effroyable popularité.

Ce n'est pas dans une seule classe qu'on rencontre le suicide, mais dans toutes les classes. Il moissonne tout à la fois les vies les plus humbles, comme les vies les plus hautes, et il place sa sanglante tragédie sous la pauvre mansarde de l'indigent, comme sous le somptueux lambris du riche. Ici il retranche les derniers jours d'un vieillard; là il détruit une existence encore pleine d'années, et plus loin il étouffe dans son germe une jeunesse à peine éclose.

Le suicide, voilà le triste et dernier recours de cette époque athée contre tous les ennuis,

tous les chagrins, toutes les infortunes. Commerçants imprudents ou malheureux, joueurs ruinés, jeunes gens emportés par la fougue des passions, riches fatigués de leurs prospérités, pauvres las de leur misère, tous tombent sous sa main de fer, tous vont s'engloutir dans les abîmes de l'éternité malheureuse. Oh ! je vous en prie, mon fils, préservez-vous de cette contagion générale ; luttez contre le torrent dévastateur, et pour cela méditez les grands motifs qui doivent vous inspirer de l'horreur pour le suicide.

§ II. *Motifs de détester le suicide.*

Le suicide est un crime contre la nature, qui a horreur de la mort. Aussi, de tous les êtres vivants, l'homme seul se détruit lui-même. Dès lors il se met hors de sa destinée, et il manque au but de sa création. O créature intelligente et libre ! seras-tu le seul être au monde ingrat envers ton Créateur? seul tu oseras de tes propres mains détruire l'édifice que le Seigneur a élevé avec tant de magnificence!

Les lois civiles réprouvent et flétrissent le suicide. Athènes punissait le destructeur de

soi-même, en ordonnant que la main du cadavre fût brûlée séparément du reste. A Thèbes, le corps d'un suicidé était brûlé avec infamie. Les lois de l'Eglise veulent que ceux qui se donnent volontairement la mort soient privés de la sépulture religieuse. Ainsi, ce crime se trouve réprouvé par les lois même civiles des peuples les plus policés.

Eh! mon fils, comment pourrait-il en être autrement, et quel peuple oserait regarder le suicide avec indifférence et le laisser impuni? N'est-il pas évident que les malheureux épris de cette manie sont les plus redoutables des hommes et peuvent être infiniment funestes à la société? De quoi n'est pas capable celui qui a résolu sa propre destruction? Quel crime peut lui inspirer de la crainte et de l'horreur, s'il a quelque intérêt ou quelque plaisir à le consommer avant de se dérober irrévocablement aux regards de ses semblables? Ayez donc en horreur, mon fils, un crime qui peut être le principe d'un si grand nombre d'autres.

§ III. *Réponse aux objections.*

Pour justifier le suicide, direz-vous qu'il y a du courage à se donner la mort? Mais, au

contraire, le suicide est l'effet d'une extrême faiblesse. Car c'est parce que l'homme n'a pas la force de combattre le sentiment du mal ou de l'ennui; telle a été l'opinion des philosophes même païens. « L'homme, dit Sénèque, ne fait point paraître la force de son ame dans la haine de la vie, mais bien plutôt dans le combat contre le malheur et la résolution de ne jamais céder à ses efforts. » Le poète Martial blâme un certain Faucius qui, pour ne pas mourir des mains de l'ennemi, s'était donné lui-même la mort.

Ajouterez-vous que la vie est un mal? Pensez-y bien, jeune homme, que sont dix, vingt, trente ans pour un être mortel? La peine et le plaisir passent comme l'ombre, et la vie s'écoule dans un instant; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose. Ne dites donc plus que c'est un mal pour vous de vivre, puisqu'il dépend de vous seul que ce soit un bien. Et si c'est un mal pour vous d'avoir abusé de la vie, c'est une raison de plus pour vivre encore afin de le réparer.

La vie est un mal? mais fût-elle remplie de plus de misères encore, un peu plus de force

vous apprendrait à la supporter, un peu plus de religion vous en adoucirait le poids, un peu plus de crainte de Dieu vous y tiendrait attaché jusqu'à ce qu'il plût au Seigneur de vous en délivrer. Consultez le flambeau de la foi, et votre ame s'élèvera sur les douleurs de la maladie et sur les ravages de l'adversité, et vous saurez, d'après la doctrine de l'Apôtre, que vous appartenez à la vie et à la mort au grand roi de tous les Etats, et que les deux époques de votre existence doivent être enregistrées dans le grand livre du Maître des temps et de l'éternité.

Mais, direz-vous, ne m'est-il pas permis de mourir? J'aimerais tout autant que vous demandassiez s'il ne vous est pas permis d'être homme, que de vous révolter contre l'auteur de votre être. Car, puisque vous croyez à l'existence de Dieu, à l'immortalité de l'ame, à la liberté de l'homme, pensez-vous qu'un être intelligent reçoive un corps et soit placé sur la terre au hasard, seulement pour souffrir et mourir? N'y a-t-il pas à la vie humaine une fin, un objet moral, et dès lors n'êtes-vous pas obligé de remplir le but pour lequel vous êtes créé?

Mais ma mort ne fait de mal à personne. Il

vous sied bien, malheureux, de parler de mourir, tandis que vous devez l'usage de votre vie à vos semblables. Apprenez qu'une mort telle que vous la méditez est honteuse et furtive. C'est un vol fait au genre humain ; avant de le quitter. rendez-lui ce qu'il a fait pour vous.

Mais je ne tiens à rien, je suis inutile dans le monde. Philosophe d'un jour, ignorez-vous que vous ne sauriez faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à la société par là même qu'il existe ? Insensé ! j'ai pitié de vos erreurs. S'il vous reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, venez apprendre à aimer la vie, et, chaque fois que vous serez tenté d'en sortir, dites-vous en vous-même : *Que je fasse encore une bonne action avant de mourir.* Si cette considération vous arrête aujourd'hui, elle vous retiendra demain, après-demain, toute la vie...

§ IV. *Conclusion.*

Voilà, mon fils, ce que la raison toute seule peut vous dire pour vous détourner du suicide. Mais à quoi bon tant de raisonnements pour

celui qui croit à la religion chrétienne? Pouvez-vous bien être convaincu de la réalité de ses menaces comme de ses promesses, et vouloir, pour vous délivrer d'une vie courte, mêlée de plaisirs et de peines, vous ouvrir à l'instant et à coup sûr une éternité des plus affreux supplices?..... Non, sans doute, non, jamais, mon fils, vous ne vous rendrez coupable d'un crime si horrible et que l'on peut appeler *irrémissible*, puisqu'il ôte le moyen de demander pardon à ce Dieu qui, infiniment bon dans le temps, sera d'une inexorable justice dans l'éternité.

Exemples.

LA JEUNE FILLE VICTIME DE L'IRRÉLIGION DE SON PÈRE.

Un des chefs de la philosophie moderne tenait dans sa maison une école d'athéisme; ses enfants croissaient au milieu de ses systèmes impies. La plus jeune de ses filles, attentive aux leçons paternelles, gravait dans son esprit les maximes qu'elle entendait répéter chaque jour. Son âge, encore tendre, semblait devoir la garantir de toute impression funeste.

Un jour cependant, la tête encore pleine d'un *sermon* sur le suicide, qui venait d'être *prêché*

dans le *consistoire philosophique*, elle se retira dans son appartement, hors d'elle-même. « A peine née, dit-elle à une de ses femmes, je déteste la vie ; il n'est rien de si courageux, rien de si sage, que de trancher le fil de ses jours quand ils font notre tourment. Ah ! ma chère amie, si tu avais entendu tout ce que dit mon père ! combien il est applaudi par tous ceux qui l'écoutent ! pour moi, j'en suis si frappée, que si je trouvais en ce moment un pistolet, je le saisirais avec joie pour m'arracher la vie. »

La confidente demeura immobile. « Tu sembles avoir peur, ma chère amie, continua la philosophe enfant; ah ! si tu savais tout ce que je sais, tu te tuerais peut-être avec moi.

— Oh! pour cela, non, mademoiselle; je n'ai pas assez d'esprit. »

Les parents apprirent bientôt les circonstances d'un pareil entretien. La mère en fut effrayée : le père fut saisi d'admiration. « Je veux voir, s'écria-t-il, jusqu'où la force de son esprit peut être portée. » Il donne des ordres, on pose un pistolet sur une table, dans un passage de la maison que sa fille fréquentait ; vous pensez bien qu'il ne s'y trouvait ni poudre ni balles.

Trois jours ne furent pas écoulés que sa fille, en passant, aperçoit le pistolet, le saisit, l'appuie sur son front, lâche la détente, et tombe dans les bras de ses femmes, qui avaient ordre de suivre tous ses pas. Elle était animée d'un mouvement

si violent, elle était si frappée de son action, qu'en tombant elle répétait sans cesse « *Je suis morte! heureusement je suis morte!* » En vain on chercha à la désabuser, en vain on voulut détromper son esprit, l'image de la mort était imprimée dans son ame; la frénésie s'en empara, et le lendemain elle expira dans les bras de son père.

(L'abbé DE CRILLON, *Mémoires philosophiques.*)

L'HOMME DÉTOURNÉ DU SUICIDE.

Dans une petite ville de France, un homme riche, mais accablé du fatal ennui de vivre, allait terminer ses malheureux jours, lorsque, passant sur la place publique, ses yeux égarés se fixèrent par hasard vers une maison

Il y avait au-dessus de la porte une inscription latine dont voici le sens: « O toi, pour qui ton existence est un fardeau, cherche à faire du bien, la vertu saura te faire aimer la vie! » Il s'arrête un moment, et songe qu'il a dans son voisinage un menuisier, honnête homme et pauvre, resté veuf depuis peu avec beaucoup d'enfants.

« J'étais bien fou, dit-il, de livrer ainsi ma fortune à des héritiers avides qui auraient ri de ma sottisse; j'en veux faire un digne emploi. »

Il retourne aussitôt sur ses pas, envoie chercher le menuisier, et lui dit: « Je suis touché de votre position; voici une somme de mille écus pour vous mettre en état de travailler et d'élever votre famille. » Il se chargea lui-même de l'éducation de

ses enfants, et il eut la satisfaction de les voir tous répondre à ses soins. Il goûta la joie la plus douce au milieu d'une famille dont il était devenu le père, et qui l'adorait. Il avoua souvent qu'il n'aurait jamais cru qu'il y eût tant de plaisir à faire celui des autres. Il vécut longtemps et vécut toujours heureux.

CHARITÉ DU DUC DE MONTMORENCY.

Henri II, duc de Montmorency, qui, par ses belles qualités, s'acquit l'estime de toute la France, voyageait en Languedoc, dont il était gouverneur; il aperçut dans un champ quatre laboureurs qui dînaient à l'ombre d'un buisson. « Approchons-nous de ces bonnes gens, dit-il à ceux qui l'accompagnaient, et demandez-leur s'ils se croient heureux. »

Trois répondirent que, bornant leur félicité à certaines commodités de leur condition que Dieu leur avait données, ils ne souhaitaient dans le monde rien de plus que ce qu'ils avaient. Le quatrième avoua franchement qu'une chose manquait à son bonheur : c'était de pouvoir acquérir un certain héritage que ses pères avaient possédé.

« Et si tu l'avais, cet héritage, dit le duc, serais-tu content? — Autant que je puis l'être, répondit le paysan. — Combien vaut-il? — Deux mille francs, répondit-il. — *Qu'on les lui donne*, reprit le duc, *et qu'il soit dit que j'ai rendu un homme heureux en ma vie.*

INSTRUCTIONS

SUR

LES PASSIONS DU COEUR.

SECONDE PARTIE.

DU COMBAT DES PASSIONS.

INTRODUCTION.

Les jours d'innocence de notre premier père durèrent peu, mais qu'ils furent heureux!... alors intimement uni à son Dieu, il communiquait sans peine avec lui par toutes les puissances de son ame; alors son corps était soumis à son esprit, et son esprit était soumis à Dieu. Tout était réglé en lui : point de ténèbres dans l'intelligence, point d'écart dans l'imagination, point de dérèglement

dans le cœur, point de révolte dans les organes. Aussi jouissait-il, dans cet état, d'une paix parfaite, d'une paix inaltérable !...

Mais à peine s'est-il rendu coupable, qu'une déplorable révolution s'opère dans tout son être. L'ordre, cette belle harmonie de la création, cesse d'exister; l'ame, en perdant la sagesse, perd son énergie. La chair se révolte contre l'esprit et cherche à l'asservir à son empire. Dès lors l'homme, pour être juste et heureux, a besoin d'opposer une résistance continuelle contre ses mauvaises passions. Car ses passions non réprimées sont un feu qui le saisit, le brûle et le consume. Sous leur fatale influence, la volonté se porte à des actes illicites; il transgresse la loi éternelle; il avilit son être et il tombe dans l'abîme de tous les maux.

Il est donc important d'opposer une digue à la fureur de vos passions, mon cher Théophile, et de façonner fortement votre cœur à la pratique du bien.

Votre vie tout entière dépend des habitudes que vous lui aurez fait contracter; et votre éternité n'en dépend-elle pas peut-être plus encore? Il vous faudra des efforts pour cette sainte entreprise; mais voyez si, dans tout ce qui a quelque prix et quelque mérite dans la vie, il ne faut pas des combats et du courage; arrive-t-on aux sciences sans travail et sans peine? Combien les études demandent d'efforts et de persévérance! N'y aurait-il que la vertu qui s'obtiendrait sans difficulté?

Détrompez-vous, mon cher ami; le mot de *vertu* lui-même, qui veut dire FORCE, suppose que la force règne dans une ame qui la possède, ou qu'elle est le prix de la force. Les saints, ces hommes éminemment vertueux, n'ont été tels que parce qu'ils ont puissamment triomphé d'eux-mêmes; les saint Jérôme, les saint Bernard, les saint Vincent de Paul, les saint François de Sales, ne sont arrivés à une si haute sainteté que par là; ce dernier surtout, qu'on ne cite plus aujourd'hui

que comme le type de la douceur, n étai devenu si doux qu'en triomphant en lui d'un tempérament violent et irascible. Comme eux, il faut donc vous décider au combat.

Ah! si vous portez en vous une ame ardente, il faut diriger son ardeur, il faut lui donner un heureux élan par le combat spirituel ; que de biens résulteront pour vous de ces efforts sur vous-même! que vous allez vous préparer des jours heureux! Un cœur que vous conserverez pur et sage, une raison que vous garderez saine et droite, une conscience timorée, une ame religieuse et tempérée, voilà les précieux résultats que vous emporterez comme un trésor et comme une barrière contre le mal.

Pour vous aider dans cette guerre spirituelle, nous allons vous exposer, dans cette seconde partie, et les motifs qui doivent vous exciter à combattre vos passions, et les moyens qu'il faut employer pour les vaincre. Jeune soldat de

Jésus-Christ, enrôlez-vous avec confiance sous l'étendard du Roi des rois; revêtez-vous de toutes les armes de Dieu. Prenez la ceinture de la vérité, la cuirasse de la justice, le casque du salut, le bouclier de la foi, l'épée de la parole, et volez au combat. Avec le secours du Tout-Puissant, vous êtes assuré de la victoire, et vous éprouverez un jour l'effet de cette consolante promesse : *Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai* la *couronne de vie.* (Apoc., 2.)

Chapitre premier.

Motifs de combattre les passions.

Le propre des passions est d'engendrer la corruption dans le cœur, ou du moins d'affaiblir la volonté dans son zèle pour la sainteté, et par là même de porter toujours le trouble dans notre ame. La mortification de ses passions est donc le moyen le plus infaillible de

nous maintenir dans l'innocence, de nous élever à une haute perfection et de nous établir dans une solide paix; ces trois grands avantages, mon cher Théophile, doivent être pour nous autant de motifs puissants de combattre vigoureusement ces ennemis de notre bonheur et de notre salut.

§ I. *Premier motif.*

Il est impossible de conserver l'innocence dans un cœur dès que les passions y règnent; et si dans ces derniers siècles, selon l'expression de l'Ecriture, l'iniquité est devenue plus abondante que jamais, ce débordement de mœurs que nous voyons dans tous les états, ne vient que des passions, qui ont pris sur les hommes un empire plus absolu. Ce qu'il y a de plus dangereux dans nos passions, c'est qu'elles n'attaquent pas toujours ouvertement notre innocence, mais qu'elles se déguisent et cherchent à nous séduire par leurs artifices. Or, un ennemi caché est d'autant plus à craindre qu'il porte plus secrètement ses coups et qu'on est moins en garde contre lui.

Tout paraît permis à celui qui juge des choses par passion; Judas se croyait peut-être in-

nocent, lorsqu'il disait qu'il valait mieux donner aux pauvres le prix d'un baume, que de le répandre sur les pieds du Sauveur; mais l'Evangile remarque qu'il parlait de la sorte parce qu'il était avare et qu'il aimait l'argent plus que les autres apôtres. Judas, comme beaucoup de chrétiens de nos jours, ne prenait pas garde que ce penchant le porterait au plus exécrable des crimes, à vendre son Maître.

Combien de gens favorisent en tout leur penchants pour leur intérêt et leurs plaisirs, qui ne consultent point sur des choses essentielles, qui s'appuient sur des décisions extorquées, pour justifier leur conduite, leurs injustices, leurs scandales; qui se croient innocents, tandis que Dieu les condamne! « Pourquoi cherchez-vous à justifier vos égarements? disait le Seigneur à son peuple. Vous avez dit : Je suis innocent; je n'ai point commis de péché; je vais entrer en jugement avec vous, parce que vous avez dit : Je n'ai point fait de mal. » (Jérém., 2.)

Cette considération est pour vous un motif de combattre vos passions; elles aveuglent l'esprit de ceux qui s'y livrent, et les empêchent de voir le mal qu'ils font. En mille circonstances c'est la passion qui vous inspire;

lorsque vous pensez être conduit par le motif le plus pur et le plus saint, elle entre dans vos délibérations, et, comme Satan, elle se transforme en ange de lumière : à moins que le crime ne soit évident, il n'y a rien qu'elle ne justifie dès qu'elle s'y trouve intéressée : d'où il arrive que vous tombez dans une infinité de péchés, sans presque vous en apercevoir, et que vous demeurez sans inquiétude dans des dispositions et des engagements d'affaires qui devraient vous faire trembler.

L'amour-propre, le penchant pour les plaisirs, l'attachement pour les biens sont comme un nuage épais qui obscurcit la raison, sont comme un souffle venimeux, qui peu à peu éteint les lumières de la foi. Certains péchés grossiers, pour lesquels on n'a pas de penchants, se font sentir ; mais les péchés que la passion fomente sont les plus dangereux pour le salut ; on n'en connaît souvent ni la cause, ni la malice, ni les remèdes, parce qu'on ne veut pas les connaître. Veillez donc sur vous-même, mon fils ; sondez votre cœur, instruisez-vous, et laissez-vous instruire.

En suivant vos passions, vous faites à votre âme des plaies presque incurables ; il est bien difficile de se repentir des péchés qui viennent

a un penchant qu'on aime et qu'on ne veut pas combattre. *On est fâché*, dit-on, *d'avoir péché* ; on le dit, mais souvent on se trompe ; on n'a pas toujours la contrition d'avoir fait le péché ; mais on est fâché de ce qu'il y a du péché dans ce qu'on a fait, parce qu'on voudrait qu'il n'y eût point de péché dans ce qui plait ; on est fâché parce qu'il faut s'en confesser et s'en corriger, mais est-on fâché parce qu'il offense Dieu? C'est sur ce point important qu'il faut sonder votre cœur. De tout cela vous devez conclure, mon cher Théophile, que votre premier soin doit être de mortifier vos passions, sans en excepter aucune.

§ II. *Second motif.*

La mortification des passions ne sert pas seulement à conserver l'innocence du cœur, mais encore à nous élever au plus haut point de la perfection chrétienne. Aussi le premier soin, et même, à proprement parler, l'unique soin de tous les saints, a été de régler leur cœur et de mortifier toutes leurs passions. Ce n'est pas qu'ils aient négligé le reste, l'assiduité à la prière, les macérations du corps ; ces exercices, au contraire, leur étaient familiers, jus-

qu'à passer des nuits entières dans la contemplation des choses divines, jusqu'à ruiner le corps par de sanglantes austérités. Mais les prières, les pénitences corporelles, ils ne les envisageaient que comme des moyens pour atteindre à la fin qu'ils se proposaient, savoir : de purifier leur cœur de tout ce qu'il y avait encore de terrestre et d'humain.

Et voilà, mon cher ami, ce qui distingue la vraie et solide dévotion, d'une dévotion superficielle et apparente. Malgré la perversité du siècle, on trouve encore assez de personnes qui veulent, ce semble, pratiquer la vertu. Mais la grande illusion dans laquelle donnent ces ames prétendues vertueuses, c'est qu'elles bornent tous leurs soins à régler le dehors, à quitter certains ornements mondains, à s'interdire certaines compagnies, à s'éloigner de certains divertissements, à fréquenter les sacrements, à être assidues aux prédications, aux cérémonies du culte, à faire de bonnes lectures, visiter les pauvres, à méditer et à prier. Or, tout cela est bon sans doute, et malheur à celui qui voudrait le condamner; mais ne vous y trompez pas, mon fils, toutes ces pratiques extérieures ne suffisent pas pour la vraie sainteté. Ce que Jésus-Christ demande

d'abord de nous, c'est la réforme du cœur par la mortification de nos penchants déréglés.

Or, voilà ce que bien des personnes qui font profession de piété ne comprennent pas assez. Sous cette belle apparence de dévotion, elles ont leurs passions qu'elles tiennent cachées, et qu'elles nourrissent au fond de leur cœur. Quoique ce ne soient pas de ces passions grossières qui portent au crime, ce sont néanmoins des passions qui, pour être plus spirituelles, n'en sont pas moins vives dans les rencontres et dont les effets ne se font que trop souvent apercevoir, au grand scandale des mondains.

En vain un directeur sage et habile voudrait-il entreprendre la guérison d'un mal d'autant plus dangereux qu'il est intérieur, il a le déplaisir de trouver ces ames, d'ailleurs si dociles, tellement aveuglées là-dessus et si sensibles, qu'elles n'écoutent rien de tout ce qu'il leur dit. Qu'il leur parle d'oraisons, de communions et même de quelques œuvres de pénitence, elles ne se lasseront pas de l'entendre; mais qu'il vienne à leur proposer des moyens pour humilier leur esprit hautain, pour adoucir leur humeur aigre, pour modérer leurs saillies trop promptes, pour combattre leurs antipathies, leurs animosités, leurs envies se-

crêtes, c'est là qu'elles cessent de lui donner la moindre attention. D'où il arrive que ces passions entretenues, fomentées dans le cœur, les font tomber en mille faiblesses qui scandalisent le prochain, font blasphémer contre la religion. Prenez garde, mon cher ami, de tomber dans ce déplorable désordre.

Ainsi, l'un des plus puissants motifs pour nous engager à mortifier les passions de notre cœur, c'est de les considérer comme le moyen le plus efficace pour parvenir à la perfection. Vous ferez d'autant plus de progres dans les voies de Dieu, que vous remporterez plus de victoires sur vous-même : car chacune de ces victoires demandera de vous des combats, et chacun de ces combats bien des sacrifices, plus agréables à Dieu que tous les sacrifices de l'ancienne loi. *Nous serions bientôt parfaits*, dit l'auteur de l'Imitation, *si nous déracinions tous les ans un vice de notre cœur.* Vous avancerez dans la perfection, dit-il encore, à proportion que vous vous vaincrez vous-même.

§ III. *Troisième motif.*

Le triomphe sur les passions nous procure un troisième avantage : c'est de nous établir dans la paix et de nous faire jouir d'un parfait

repos. C'est là un trésor, mais un trésor semblable à celui de l'Evangile, que l'on ne saurait payer trop cher, et qui mérite d'être acheté au prix de toutes choses. Trouver la paix dans soi-même par le calme de tous les mouvements de son cœur, c'est un avant-goût de la béatitude du ciel, c'est ce que nous concevons dans le séjour des bienheureux de plus digne de nos souhaits après la vue de Dieu, et ce qui doit être un jour pour nous le comble même de la gloire.

Cette paix éternelle dont jouissent les saints, cette paix qui ne sera jamais troublée ni interrompue, cette paix qui, réconciliant l'homme avec lui-même, fera cesser en lui toutes les révoltes intérieures, cette paix qui nous rétablira dans l'état où Dieu nous avait créés, voilà ce que Dieu promet à ses élus, et voilà à quoi nous devons arriver. Mais il ne suffit pas, mon fils, d'y aspirer, il faut encore nous y disposer, et dès cette vie commencer à en faire l'essai, en nous élevant au-dessus de cette basse région où se forment les orages et les tempêtes, au-dessus de ce petit monde qui est en nous, et qui n'est pas moins tumultueux, ni moins difficile à sacrifier, que le grand monde qui est autour de nous.

Or, il est certain que nous ne pourrons jamais y établir une paix solide sans la mortification du cœur et de ses passions. Car les principes ordinaires de toutes les inquiétudes et des troubles de notre ame, ne sont-ce pas nos passions et nos désirs, nos désirs trop vifs et trop empressés, et nos passions trop impétueuses et trop ardentes; nos désirs qui se multiplient sans cesse, qui se combattent les uns les autres, qui se portent à des objets incapables de nous contenter et dont la possession nous devient plus onéreuse qu'utile, et nos passions qui sont vaines, injustes, insatiables?

Il faut donc, cher Théophile, pour posséder notre ame dans la paix, la dégager de ces désirs inquiets, de ces passions déréglées; il faut éteindre le feu de cette cupidité qui nous brûle, réprimer cette ambition qui nous agite, rompre ces attaches qui nous captivent le cœur et nous causent mille peines. Or, il n'y a que la mortification de l'esprit qui puisse nous rendre ce bon office. Désirer peu de chose, et celles que l'on désire les désirer peu, voilà les salutaires effets de cette mortification chrétienne; voilà ce que les païens eux-mêmes ont enseigné, exalté, ambitionné, mais ce qu'ils n'ont jamais bien pratiqué; c'est l'avantage des vrais chrétiens,

et le fruit propre de la sagesse évangélique.

O mon fils! que vous vous seriez épargné de mouvements et d'agitations, si de bonne heure vous aviez écrasé ce ver des passions qui vous pique et vous ronge! de quelle douce paix et de quelle heureuse liberté ne jouiriez-vous pas! C'était le bonheur des saints; ils étaient contents de tout, et jusque au milieu de leurs pénitences, ils menaient une vie douce et paisible. Car, par l'extinction de toutes leurs passions, ils avaient trouvé le secret de s'élever au-dessus de tous les évènements de la vie et de passer leurs jours dans une indépendance et une tranquillité que rien n'était capable d'altérer

De là il faut conclure, mon cher ami, qu'il y a moins à souffrir dans la pratique de la mortification chrétienne, qui vous fait combattre les passions et qui les tient soumises, que dans les vains ménagements de l'amour-propre, qui prend leur défense et se met de leur parti pour les seconder. Car, ce qui doit faire notre félicité en ce monde comme en l'autre, c'est la paix que nous possédons. Soyons abandonnés du monde et dépouillés de tous ses biens, mais ayons la paix au-dedans de nous; avec cela, nous sommes heureux. Vivons au contraire

dans l'opulence et la splendeur, parmi toutes les aises et toutes les douceurs de la vie, mais n'ayons pas la paix; tout dès lors nous est insipide, richesses, grandeurs, fortune, et nous devenons malheureux. Pouvons-nous donc trop faire pour nous procurer cette paix, et y a-t-il rien que nous ne devions pour cela sacrifier ?

Heureuses les ames chrétiennes qui, se détachant d'elles-mêmes, s'attachent à vous seul, Seigneur, et ne veulent reposer qu'en vous. Vous êtes *le Dieu de la paix*, et vous savez dédommager amplement un cœur des vains plaisirs dont il se prive en renonçant à ses passions et à leurs objets corrupteurs. Vous nous l'avez apportée du ciel cette *paix*, et vous nous l'avez fait annoncer par vos anges; vous nous avez en même temps apporté *l'épée* et *la guerre* : mais c'est justement par cette épée spirituelle, par cette guerre domestique contre nos passions, que nous devons obtenir la sainte paix dont vous êtes l'auteur. Soutenez-nous dans la résolution où nous sommes de la mériter à quelque prix que ce puisse être, et de nous y affermir de telle sorte, par votre grace, que rien ne nous l'enlève jamais, ni dans le temps ni dans l'éternité. Ainsi soit-il!!!

Exemples.

LA VILLE ASSIÉGÉE.

Lorsqu'on assiége une ville, pour en faciliter la prise, on tâche de s'y ménager des intelligences. Souvent il se trouve parmi les citoyens des traitres qui ont l'ame assez basse pour vendre leur patrie. Ils entretiennent avec les assiégeants une correspondance secrète, ils les instruisent de l'état de la place, et concertent avec eux les moyens de la faire tomber en leur pouvoir. Il est rare qu'une ville ainsi attaquée au dedans et au dehors ne succombe pas. Cependant il arrive quelquefois qu'un gouverneur actif et vigilant découvre les traitres. Aussitôt il les fait arrêter et charger de fers; et en interrompant ainsi leur communication avec l'ennemi, il déconcerte ses mesures et fait échouer ses entreprises.

Notre cœur est une place qu'assiégent des ennemis redoutables, le démon, le monde et la chair. Ils lui livrent sans cesse de violents assauts : et ce qui fait surtout craindre qu'ils ne réussissent à s'en emparer, c'est qu'ils y ont de secrètes intelligences. Nos passions sont autant de traîtres qui s'entendent avec nos ennemis pour leur livrer notre cœur. Mais la raison, qui commande dans la place, doit veiller à tout avec tant d'attention, qu'elle découvre les perfides complots de ces ennemis domestiques. Alors, en les enchaînant et les privant d'une liberté dangereuse, elle préviendra

les funestes effets de leur correspondance avec les ennemis du dehors, et empêchera la prise de la place.

LES CHEVAUX FOUGUEUX.

Lorsqu'un habile cocher, mon fils, a des chevaux fougueux à conduire, il a soin de leur tenir toujours la bride courte, afin de se rendre maître de tous leurs mouvements et de les diriger à son gré. Mais si, las de lutter, pour ainsi dire, contre eux pour contenir leur vivacité et leur ardeur, il lâche les rênes, aussitôt ils s'élancent avec une rapidité inexprimable; ils courent, ils bondissent ils s'emportent sans règle et sans but : rien ne les arrête; ils franchissent tous les obstacles, et vont avec une aveugle impétuosité ou s'écraser contre une muraille, ou se précipiter dans quelque abîme, avec la voiture qu'ils traînent et tous les malheureux qu'elle renferme.

Ces chevaux fougueux sont la figure de nos passions. Elles sont, comme eux, vives, ardentes, impatientes. Il faut donc sans cesse les contenir, les réprimer, les captiver. Si nous nous lassons des efforts et de la vigilance nécessaires pour les maîtriser, nous sommes perdus : elles nous entraîneront avec violence, ou plutôt avec fureur, dans les désordres les plus honteux, dans les crimes les plus énormes, sans que ni la raison, ni la religion, ni l'honneur, ni l'intérêt même soient des barrières capables d'arrêter leur fougue indomptabl

Chapitre II.

Moyens de combattre les passions.

Quels moyens faut-il employer pour réussir dans une si intéressante entreprise ? Quatre, nous dit l'auteur du *Combat Spirituel*. Commencez, mon cher Théophile, par vous en munir comme d'armes sans lesquelles il est impossible que vous sortiez victorieux de ce combat. Ces moyens sont : la défiance de vous-même, la confiance en Dieu, le bon usage des puissances de votre ame et de votre corps, et l'exercice de la prière.

§ I. *La défiance de soi-même.*

La défiance de soi-même est si nécessaire dans le combat spirituel, qu'on ne peut, sans cette vertu, non-seulement vaincre tous ses ennemis, mais surmonter les moindres passions. Cette vérité doit être gravée profondément dans notre esprit, parce qu'encore que

nous ne soyons qu'un pur néant, nous ne laissons pas de concevoir de l'estime pour nous-mêmes, et de croire, sans nul fondement, que nous sommes quelque chose. Ce vice est l'effet de la corruption de notre nature ; mais plus il est naturel, plus on a de peine à le reconnaître. Dieu, qui voit tout, le regarde avec horreur, parce qu'il veut que nous soyons très persuadés qu'il n'y a dans nous ni vertu ni grace qui ne vienne de lui seul, comme la source de tout bien, et que sans lui nous sommes incapables de former une pensée qui puisse lui plaire.

Quoique la défiance de soi-même soit un don du ciel, que Dieu communique à ses amis, tantôt par ses saintes inspirations, tantôt par des peines très fâcheuses, tantôt par des tentations presque insurmontables et par d'autres voies qui nous sont cachées, il désire, néanmoins, mon cher ami, que nous fassions tout ce qui est en notre pouvoir pour l'acquérir. Nous l'obtiendrons infailliblement, si, demandant souvent à Dieu cette importante vertu, et la demandant avec ferveur et humilité, nous avons soin de nous remettre sans cesse devant les yeux notre néant et notre impuissance à rien faire de bien, dans l'ordre du

salut, par nos forces naturelles; si, de plus, nous savons nous accoutumer peu à peu à nous défier de nous-mêmes, à craindre les illusions de notre propre jugement ainsi que la violente inclination de notre nature au mal; et si, enfin, à chaque fois que nous tombons dans quelques fautes, nous avons soin de rentrer en nous-mêmes pour considérer attentivement jusqu'où va notre faiblesse; parce que Dieu, toujours si sage dans les dispositions de sa providence, ne permet nos fautes qu'afin que, éclairés d'une nouvelle lumière, nous nous connaissions mieux que jamais, et qu'ainsi nous acquérions la défiance de nous-mêmes, qui est fondée sur une connaissance expérimentale de notre misère.

§ II. *La confiance en Dieu.*

Quoique la défiance de soi-même soit très nécessaire dans le combat spirituel, cependant, si elle est seule, et qu'on n'ait point d'autres secours, on sera bientôt désarmé et vaincu. Le découragement et une sorte de pusillanimité résulteraient nécessairement de cette connaissance approfondie de votre impuissance pour le bien; il serait même à craindre qu'avec cette défiance seule vous ne tombassiez dans

une sorte de timidité de caractère qui paralyserait bientôt la force de votre volonté et vous ferait courir risque de retourner en arrière. Il faut donc, mon fils, à cette défiance de vous-même, ajouter une grande confiance en Dieu, qui est l'auteur de tout bien et de qui seul on doit attendre la victoire. Cette confiance doit être sans bornes; plus vous aurez vu, en pénétrant dans votre propre fonds, que nous ne sommes rien de nous-mêmes, et que nous ne pouvons nous promettre que des chutes dangereuses et fréquentes, plus vous vous jetterez dans le sein de Dieu pour y puiser cette force et ces lumières qui manquent à notre nature.

Pour obtenir cette confiance en Dieu, qui sera pour vous le principe de tant de biens, d'abord demandez-la humblement à Notre-Seigneur, puis considérez attentivement, par les lumières qui nous viennent de la foi, combien grande est la toute-puissance et la sagesse infinie de cet être souverain à qui rien n'est impossible ni difficile, de qui la bonté est sans bornes, qui, par un excès d'amour pour ceux qui le servent, est prêt à toute heure et à tout moment à leur donner tout ce qui leur est nécessaire pour se rendre tout-à-fait maîtres d'eux-mêmes.

Rappelez souvent à votre mémoire, mon cher fils, ces promesses si nombreuses que vous fait Dieu dans ses écritures, de n'abandonner jamais ceux qui espèrent en lui : « Celui qui espère au Seigneur, y est-il dit, sera « comme la montagne de Sion, il ne sera point « ébranlé. — Qui a espéré en lui et a été con-« fondu? — Agissez en hommes courageux et « fortifiez votre cœur, vous tous qui espérez « au Seigneur. — Le Seigneur prend ses com-« plaisances en ceux qui espèrent en sa misé-« ricorde. Que ceux qui vous connaissent es-« pèrent en vous, parce que vous n'avez jamais « abandonné ceux qui vous cherchent. »

Pour rendre votre confiance plus ferme encore, pensez en outre qu'il est également facile à Dieu de vaincre toutes sortes d'ennemis, soit qu'ils soient peu ou en grand nombre, qu'ils soient forts et aguerris, ou faibles et sans expérience. Suivant ce principe, quand une ame aurait tous les défauts imaginables, quând elle se serait inutilement efforcée de se corriger de ses vices et de pratiquer la sagesse, quand même elle se sentirait de jour en jour plus de penchant pour le mal, au lieu d'avancer dans le bien, elle ne devrait pas pour cela manquer de confiance en Dieu, ni perdre cou

rage : elle devrait au contraire redoubler ses efforts pour repousser l'ennemi; car, dans cette espèce de combat, on est toujours victorieux quand on a assez de cœur pour ne point quitter les armes et pour tout espérer de Dieu, dont le secours ne manque jamais à ceux qui combattent pour lui, quoiqu'il puisse arriver qu'il permette que dans la mêlée ils reçoivent quelque blessure. Souvenez-vous seulement que si vous avez soin d'établir fortement en Dieu votre confiance, comme nous venons de le dire, vous trouverez toujours aux plaies mêmes que vous pouvez recevoir un remède prompt et efficace, parce que Dieu vous veillera comme la prunelle de l'œil.

Vous savez donc maintenant, mon cher ami, ce que c'est que ces deux premières armes, la défiance de vous-même et la confiance en Dieu. Voici l'usage que vous en pourrez faire dans votre combat spirituel. Lorsque vous vous proposez ou d'acquérir une vertu ou d'extirper un défaut de votre ame, avant de rien entreprendre, jetez les yeux, d'un côté, sur votre faiblesse, et de l'autre, sur la puissance, sur la sagesse, sur la bonté infinie de Dieu, et tempérant la crainte qui vient de vous par l'assurance que Dieu vous donne, livrez-vous cou-

rageusement à votre sainte entreprise, et si vous avez assez de courage pour persévérer de manière à ce que la considération de votre faiblesse aille devant celle de la toute-puissance, et que l'une et l'autre précèdent toutes vos œuvres, lorsque vous y penserez le moins vous verrez vos ennemis à vos pieds.

§ III. *Bon usage des puissances de l'ame et du corps.*

La troisième arme dont il faut vous munir, mon cher Théophile, c'est le bon usage des puissances de votre ame et de votre corps.

1° De votre ame. Il y a dans l'homme deux facultés qui demandent, en ce genre, notre attention, savoir : l'intelligence ou intellect, et la volonté. Voici ce que vous avez à faire pour ces deux puissances. D'abord, quant à l'intellect, cherchez, mon fils, à le préserver d'un défaut essentiel qui en altère la bonté, savoir : l'*ignorance*. C'est l'ignorance qui empêche à l'esprit de connaître la vérité, qui est son objet. Il faut donc qu'à force de l'exercer, on dissipe ses ténèbres et qu'on l'éclaire, de sorte qu'il voie ce qui est à faire pour purger l'ame de ses passions déréglées et pour l'orner des vertus.

Les moyens de dégager ainsi l'esprit de cette ignorance, sont d'abord de demander à Dieu ses lumières, qu'il ne refuse jamais à ceux qui le cherchent tout de bon ; puis, de soumettre en toute rencontre le jugement propre à celui de ses supérieurs ; et enfin, d'examiner soigneusement, et de bonne foi, les choses qui se présentent, pour savoir si elles sont bonnes ou mauvaises, et pour en juger, non plus avec légèreté et précipitation ou sur le simple rapport des sens ou de l'opinion, mais pour ce qu'elles sont en elles-mêmes, donnant toujours les principes sacrés pour bases à nos jugements.

L'autre puissance de l'âme sur laquelle il faut agir, c'est la *volonté*. Cette faculté qui fait tout l'homme en quelque sorte, et à qui rien ne résiste quand une fois elle est puissamment mise en œuvre, est de sa nature aveugle et inerte ; il faut donc éclairer sa marche, et lui imprimer une impulsion vigoureuse pour le bien.

Pour éclairer sa marche, rendons-la droite, faisons-nous de bonne heure cette heureuse habitude de *rectitude*, ne nous proposant en toutes choses que des vues pures, des intentions droites ; réglons-la sur celle de Dieu ·

faisons-nous un besoin d'étudier la volonté divine pour y conformer de notre mieux la nôtre ; quand il se présente une occasion de faire quelque bonne œuvre, ne permettons pas à notre cœur de la désirer et de s'y affectionner, qu'auparavant nous n'ayons cherché à nous défaire de tous les motifs qui ne seraient pas assez bons ou assez purs.

La démarche de la volonté étant ainsi éclairée, il est temps de la mettre en œuvre, cher Théophile ; imprimons-lui une impulsion forte pour le bien, une détermination que rien n'arrête, car nous avons de grands obstacles à renverser dans ce combat.

2° Quant aux puissances de votre corps, je n'ai qu'un mot à vous en dire, mon cher ami : veillez soigneusement à la garde de vos sens, tenez-les tous dans une sainte circonspection et vigilance, soyez modéré dans les soins que vous êtes obligé de donner à votre corps, sobre dans le repos, sobre dans les repas, sobre dans vos paroles, sobre même au besoin dans le travail. Sans le laisser souffrir, accoutumez-le aux privations ; défaites-vous de cet amour des aises et des commodités aujourd'hui si recherchées. Avec une telle marche, vous serez moins com-

battu de la part de ces convoitises, et plus libre pour travailler au bien de votre ame.

§ IV. *La prière.*

C'est au sein d'une prière humble et fervente que vous renouvellerez vos forces pour le combat spirituel. C'est là que vous puiserez ces lumières vives et abondantes qui éclaireront votre intelligence et qui dirigeront votre volonté; vous répandrez votre ame devant Dieu; vous lui exposerez le dessein que vous avez formé de vous vaincre pour sa gloire; vous mettrez sous ses yeux, dans vos prières, les difficultés que vous rencontrerez dans votre combat : vos peines, vos craintes, votre faiblesse : vous le prierez de vous aider, de vous soutenir, de vous fortifier; vous lui demanderez ces graces si nécessaires pour ce combat, par les mérites de son Fils adorable; vous les lui demanderez par la pieuse intercession de sa sainte Mère, de votre ange gardien, de vos saints protecteurs et protectrices, de toute la cour céleste.

Vous rapporterez à votre combat toutes vos prières, votre oraison du matin, les messes que vous entendrez, les communions aux-

quelles vous aurez eu le bonheur de prendre part. Oui, mon fils, surtout cette divine Eucharistie par laquelle vous vous unissez si étroitement à votre Dieu, et où il s'unit si étroitement à votre ame, cette céleste nourriture deviendra votre force. Ah! quand vous le possèderez au fond de votre cœur, cet agneau sans tache, vous lui demanderez qu'il vous aide à vous purifier, à vous vaincre, à extirper en vous tous ces défauts qui peuvent lui déplaire; et si vous aviez la facilité d'aller chaque jour à l'église visiter le saint Sacrement, faites de ce combat l'objet de cette visite; vous ne retournerez jamais les mains vides: au sortir d'auprès de Jésus, vous vous sentirez plus fort, plus éclairé, plus animé pour cette guerre sainte que vous avez entreprise.

Quelle arme puissante est mise là entre vos mains! Ah! elle est la plus forte sans contredit. Dieu ne sait rien refuser à un cœur qui l'invoque ainsi avec ferveur et humilité. Revêtez-vous de cette quatrième et dernière arme; joignez-la au bon usage des puissances de votre ame et de votre corps; joignez-là à cette entière confiance en Dieu, à cette sainte défiance de vous-même; et, revêtu de ces saintes armes, avancez hardiment au combat, mon

cher ami, et vous remporterez la victoire, et vous obtiendrez la couronne de justice que le Seigneur prépare à ses serviteurs fidèles.

Exemple.

LES FLEURS.

Des enfants aperçoivent, en se promenant, une prairie charmante. L'émail des fleurs, mêlé avec la verdure, offre le plus agréable coup-d'œil. Nos jeunes gens se félicitent d'une si heureuse rencontre, et s'empressent d'en profiter pour se reposer délicieusement sur l'herbe tendre, et former les plus jolis bouquets des fleurs qui brillent de toutes parts. Mais à peine commencent-ils à goûter les plaisirs qu'ils s'étaient promis, qu'ils ressentent les morsures cruelles d'une multitude de serpents qui se tenaient cachés sous les fleurs.

C'est ainsi que nos passions nous trompent. Elles ne nous offrent que des plaisirs et des satisfactions; il semble qu'en nous livrant à elles nous allons jouir d'un bonheur parfait : mais bientôt les inquiétudes, les chagrins, les remords, les disgraces, nous font payer chèrement les premières douceurs que nous avons goûtées.

TABLE.

PREMIÈRE PARTIE.

De la connaissance des passions.

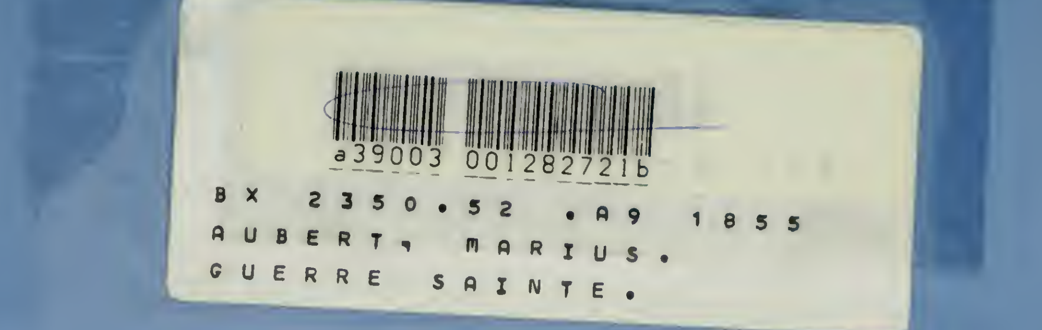
SECONDE PARTIE.

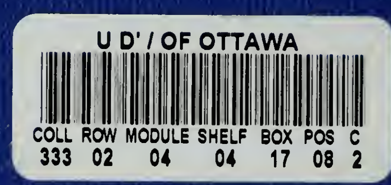
Du combat des passions.





othèque
d'Ottawa
ance
The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 001282721b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 04 17 08 2